



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49^e ANNÉE

N^o 12.

1^{er} DÉCEMBRE 1905.

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

I

Dans une série d'articles parus dans ce recueil, sous le titre de *La science des religions* (1), nous avons étudié la question de l'origine de ces religions — disons plutôt de « la religion », car il n'y en a qu'une en réalité.

Nous avons constaté que les auteurs de cette science sont aussi nombreux que divers, puisqu'on trouve parmi eux des historiens, des linguistes, des

(1) Voir le numéro du 5 mai 1902.

archéologues, des philosophes, des moralistes, voire même des artistes et des poètes — ce dont il ne faut pas s'étonner, du reste, car les idées religieuses d'un peuple marquent d'un sceau caractéristique la plupart des manifestations et des produits de sa civilisation, soit moraux, soit même matériels.

Or, des diverses conclusions concordantes que l'on peut tirer des multiples et savantes recherches de ces auteurs, il résulte ce fait indéniable que tous les vieux cultes, aussi bien ceux de l'Europe centrale, que ceux de l'Italie, de la Grèce, de la Perse et de l'Inde, ont pour origine commune les Hymnes védiques, ou *Védas*, d'où découle la doctrine fondamentale, seule capable de diriger et de hâter l'évolution spirituelle de l'humanité.

Ce n'est donc plus seulement de l'histoire originelle des religions diverses qu'il sera question dans la présente étude, mais bien de leur diffusion dans notre monde occidental et, par suite, de l'évolution de l'idée religieuse qui, partie des hauts plateaux du Thibet, s'est étendue sur la terre entière, se transformant au cours des siècles, s'appropriant à la mentalité des divers peuples et constituant le large fleuve des vérités divines, où sont venues s'abreuver toutes les âmes altérées d'idéal, tous les cœurs affamés de justice, toutes les consciences en quête de la solution du problème par excellence, le problème troublant des destinées humaines.

Qu'est-ce tout d'abord qu'une religion?

Question ardue, pour ne pas dire insoluble, s'il faut en croire certains philosophes, voire même certains théologiens, car, disent-ils, ce n'est point comme issues du génie de l'homme et laborieusement enfantées par sa raison, que les religions se produisent au milieu des peuples. Vraies ou fausses, elles imposent la foi à leurs enseignements, au nom de l'autorité surhumaine dont elles se prétendent émanées. Si une religion a confiance dans les titres qui établissent son origine surnaturelle, si elle est en mesure de prouver l'authenticité des lettres de créances qui lui confèrent sa mission de la part du ciel, près de la terre, elle appellera sur ces documents l'examen de ceux dont elle sollicite l'adhésion et leur présentera le motif de sa foi... Mais quant à l'objet même de cette foi, elle dénierait à l'homme le droit de le mesurer, de le juger, de l'accommoder aux vues de sa raison bornée. Voilà ce que répondent certaines gens, en termes dubitatifs, se basant sans doute sur l'allégorie suivante généralement connue.

« Saint Augustin se promenait, un jour, sur le bord de la mer, pensif, absorbé dans quelque méditation laborieuse. Scrutait-il le mystère de la Trinité, ou bien encore celui de la Rédemption par le sang du Juste, où ses pensées s'égarèrent dans les ténébreuses profondeurs d'une dogmatique remplie de labyrinthes?... Toujours est-il qu'il aperçut, tout à coup, un petit enfant qui, muni d'une coquille, et allant du rivage à la mer et de la mer

au rivage, semblait vouloir déverser l'océan dans une petite fosse que ses mains avaient creusée dans le sable... Augustin souriant au spectacle de ces puérils efforts : « Es-tu moins présomptueux que moi, lui demanda l'enfant, homme audacieux dont l'esprit faillible et borné, prétend contenir et épuiser la Sagesse infinie ? » Ce disant et déployant des ailes d'ange, le mystérieux petit être prit son vol vers les cieux. — Leçon donnée, sous le voile d'une gracieuse allégorie, aux téméraires questions que la curiosité humaine adresse au « Grand Inconnu ».

Gracieuse allégorie, à la vérité ; mais tout cela, ce n'est pas répondre à la question posée. Adressons-nous donc ailleurs et d'autant plus, que voici des auteurs qui, heureusement, s'expriment en termes plus catégoriques.

La religion, nous déclarent ces philosophes, ces moralistes, ces théologiens, n'est autre chose que la satisfaction donnée aux plus mystérieux besoins de l'âme altérée d'idéal, rien d'autre que l'expression des rapports qui unissent la créature au Créateur, que le lien qui rattache le ciel à la terre, en même temps que le nœud le plus ferme et le plus haut placé des sociétés humaines.

Nous pourrions, à la rigueur, nous contenter de ces définitions multiples, si nous ne leur préférions une autre définition plus explicite, plus significative encore, dans sa laconique simplicité : « la religion n'a d'autre but que de hâter l'évolution humaine ».

Quoi qu'il en soit, l'étymologie du mot religion ne semble pas douteuse. C'est du verbe latin *religare*, relier, rattacher, qu'est sorti le substantif *religio* que nous avons francisé par l'addition d'une seule lettre.

Oui, la religion est le lien qui rattache le ciel à la terre, le Créateur à sa créature — Ce but a-t-il été atteint ?... Regardons autour de nous et voilà que nous sentons la réponse affirmative expirer sur nos lèvres. Non, il n'a pas été atteint ce but. Non, elle n'a pas hâté l'évolution humaine, cette prétendue religion, puisque ce terme lui-même d'évolution est demeuré sans signification réelle pour ces foules de « croyants » qui ne croient pas, pour tous ces « pratiquants » dont le culte n'est qu'un vain simulacre, mais dont ils se contentent cependant dans leur superstitieuse naïveté. Ces prétendus « rapports » entre l'homme et Dieu n'existent pas plus que n'existe ce prétendu « nœud si ferme » qui devait rapprocher tous les membres des sociétés humaines, alors au contraire, qu'il semble les avoir séparés, les avoir rendus hostiles et sanguinaires, à ce point que s'il est une chose odieuse entre toutes, ce sont bien ces guerres fratricides dites « de religion » qui, au nom de cette religion défigurée par ses prêtres fanatiques, soufflant la haine, et poussant les races à s'exterminer entre elles, ont rempli de sang et de larmes notre lamentable vallée terrestre.

Aussi, qu'en est-il résulté ? C'est qu'il n'est guère aujourd'hui de terme plus démodé, bien plus encore, plus suspect que ce mot de religion.

En dépit des regrets, pouvons-nous dire, en paraphrasant quelques belles pages de M. Léon Denis, en dépit des regrets de ceux dans le cœur desquels le son lointain des cloches évoque les mystiques et poétiques souvenirs de leur enfance, leur rappelant ces mots autrefois sacrés : Noël, Rameaux, Pâques, Pentecôte, l'on est obligé de constater que ces souvenirs se sont envolés pour la plupart. Les années se succèdent amenant avec elles la réflexion, le jugement, une appréciation plus nette des choses, et c'est alors comme un vent desséchant qui flétrit les fleurs de l'enfance naïve et de la jeunesse progressivement indécise.

C'est dans ces conditions que se manifeste la significative opportunité d'un travail d'investigation. Jamais le besoin de lumière sur des questions vitales auxquelles se rattache étroitement le sort des sociétés, ne s'est fait sentir d'une façon plus impérieuse. Fatiguée des dogmes obscurs, des affirmations sans preuves, la pensée humaine oscille à tout vent de doctrines. A la foi a succédé le doute, l'idéal religieux s'est voilé, en même temps qu'ont perdu leur prestige les formules philosophiques de la stoïque antiquité, si bien que l'homme a oublié à la fois et le chemin des temples modernes et celui des Portiques où professaient les Sages.

Notre civilisation, pour aussi brillante qu'elle le soit en apparence, dissimule avec peine les taches qui la déshonorent. Le bien-être et la richesse se sont répandus, mais les biens matériels sont-ils en mesure de constituer la grandeur des sociétés ? Que sont devenues les opulentes civilisations du passé, où l'on ne s'occupait que du corps, de ses besoins, voire même de ses fantaisies les plus extravagantes ? Elles sont mortes et que d'enseignements pour nous ressortent des ruines de Babylone, de Ninive, de la savante Égypte, de la prestigieuse Grèce, de l'invincible Rome... et d'autant plus que nous retrouvons à notre époque, les mêmes tendances dangereuses, les mêmes préoccupations funestes qui les ont perdues sans retour. Les caractères s'avachissent, la vénalité s'accroît, l'immoralité s'étend, le sentiment des responsabilités s'amoindrit sans cesse et le mépris de la vie que manifestent tant de suicides, est venu mettre son sceaunéfastesur cette société matérialiste qui se glorifie cyniquement de ne plus croire qu'au néant... « terme inéluctable de tout être que supprime à tout jamais une mort sans réveil. »

Était-ce donc là le rôle que devaient jouer dans le monde ces religions auxquelles avait été assignée une tâche si différente ? Cette tâche sainte, qui donc, même parmi ceux qui l'ont déformée en la matérialisant, aurait l'audace de la nier... ou même d'en dissimuler la portée ?

Est-il besoin de répéter que les religions ne doivent avoir d'autre but que

de former la nature morale et intellectuelle de chaque homme et de seconder le développement de sa spiritualité, en cherchant à atteindre les éléments complexes qui constituent sa nature ? Si une religion n'éclaire pas son intelligence, si elle ne purifie ni n'élève ses aspirations vers un idéal même relativement inférieur, si, enfin, elle ne lui donne pas la sensation ou tout au moins le pressentiment qu'il renferme en lui une essence supérieure à l'âme charnelle d'où émanent ses bas instincts, c'est-à-dire les appétences de la matière — cette religion a manqué son but.

Et c'est pour étudier dans quelles conditions et en quelles circonstances, cette religion qui est la nôtre a effectivement manqué ce but, travesti son œuvre, méconnu ses devoirs, transgressé la loi et négligé consciemment ou non ses obligations les plus impératives... qu'ont été écrites les pages qui vont suivre.

II

L'objectif de toute religion, avons-nous dit, est de donner au monde des enseignements destinés à hâter l'évolution humaine.

Par qui ces enseignements ont-ils été donnés ? Par des hommes supérieurs aux foules, aux masses populaires qui, plus ou moins, ont bénéficié de ces communications transcendantes.

En dépit des protestations d'une École qu'ont rendue tristement célèbre ses dénégations obstinées et systématiques, en ce qui concerne la nécessité et la possibilité d'une évolution quelconque — il y a « intervention » *Ex nihilo nihil*, proclame avec raison la sagesse de tous les âges. De rien, il ne sort rien. Le néant n'enfante pas. Le moins n'a jamais créé le plus. La science n'est pas fille de l'ignorance. L'enfant n'invente rien, il apprend. Le sauvage, qui est un homme-enfant, n'aurait jamais trouvé aucune idée extra-humaine. L'histoire des civilisations démontre que c'est toujours d'une nation plus civilisée qu'hérite toute nation qui progresse. Nul ne procrée le flambeau, c'est de main en main qu'il se transmet, or transmission n'a jamais été l'équivalent de création.

« Qui a instruit les premiers hommes ? demande le philosophe Fichte, car nous avons prouvé que tout homme a besoin d'enseignement. Aucun homme n'a pu les instruire, puisqu'on parle des premiers hommes. Il faut donc qu'ils aient été instruits par quelque être intelligent qui n'était pas homme, jusqu'au moment où ils peuvent s'instruire réciproquement entre eux. Vous me montrez des maîtres instruisant des élèves, mais qui donc a instruit les maîtres ? »

Les religions ont donc été enseignées. A l'origine de chacune d'elles, on trouve un Sage, un Prophète, un Instructeur et l'on pourrait en établir la liste, depuis les Krishna et les Bouddha, jusqu'aux Moïse et aux Mahomet.

Serait-ce donc, par hasard, que le mot « Initiateur » a pour origine étymologique le mot latin *initium* qui veut dire commencement ?

Maintenant, se pose ici la question fondamentale : comment ces religions devaient-elles être enseignées ? Devant tout Initiateur, disons plutôt devant tout « instituteur » s'étend la foule, le peuple, formant la grande école des élèves qu'il s'agit d'instruire ; or nul n'ignore que dans tout groupement scolaire, figurent des élèves de forces différentes et qu'avant d'organiser ses classes, tout instituteur sachant quelque peu son métier commence par diviser ses élèves en groupes spéciaux, à chacun desquels devra être donné un enseignement proportionnel à la moyenne du développement de la collectivité.

Il en est absolument de même dans la vaste école du monde. Il s'en faut bien que tous les hommes soient arrivés au même degré d'évolution. Sur l'échelle ascendante du progrès spirituel se tiennent, pour ainsi dire superposées, par ordre de capacités, des personnalités diversement développées, chez lesquelles diffèrent du tout au tout les facultés de comprendre et de s'assimiler les vérités supérieures ; il n'aurait donc été ni raisonnable, ni même possible, de donner à tous un enseignement commun. Outre que ce procédé eût été impraticable, il eût encore eu pour résultat de sacrifier l'une des classes à telle autre, alors que chacune d'elles a le droit de réclamer pour sa part un enseignement qui puisse lui permettre de s'élever vers une vie supérieure. C'est pour ces raisons que l'enseignement religieux doit être gradué et que, dès l'origine, les Instructeurs ont dû instituer, par un classement d'ensemble, deux catégories d'enseignements : l'un appelé *ésotérique*, c'est-à-dire intérieur et secret, réservé aux initiés, l'autre appelé *exotérique*, c'est-à-dire extérieur, public et s'adressant à la foule ignorante.

Ces considérations, bien qu'étant d'une simplicité élémentaire, n'ont pas été comprises par une foule de chrétiens qui soutiennent que la doctrine chrétienne n'est ésotérique en aucun de ses dogmes, étant donné que tous, en leur simplicité vulgaire, forment un bloc que l'on peut et que l'on doit prêcher, sans réticences, à tous les membres de la congrégation religieuse. Nous dirons un peu plus loin ce qu'il faut penser de ces allégations erronées, en nous appuyant sur l'exemple du Christ qui, lui-même, en de très nombreuses circonstances, a déclaré qu'une large part d'ésotérisme doit être faite à l'enseignement de sa doctrine.

Et comment pourrait-on s'en étonner ! N'y a-t-il pas dans tout homme, pour aussi barbare qu'il soit, une sorte d'ésotérisme, autrement dit de mystère, où se dissimulent, dans une case secrète de son cerveau, des aspirations confuses, de vagues appétences vers un idéal quelconque... oui, quelconque, car il est le plus souvent inconscient et surtout indéterminé. Il n'en existe pas moins, la chose est indéniable.

Il est, à coup sûr, des phases, dans la vie individuelle comme dans la vie collective des nations, où demeure inexprimé ce « cri du divin qui est dans l'homme, vers le divin du dehors », mais il est aussi des heures où se réveillent ce besoin, cette soif, cette sourde aspiration tout au moins, qui font si bien partie intégrante de son organisme psychique, que l'homme exige une réponse à ses questions inquiètes et préfère, au silence, une réponse même insuffisante ou fausse. A défaut de la vérité religieuse, il choisira l'erreur religieuse et, ce qui le prouve, c'est l'universalité d'un sentiment de vague religiosité chez les sauvages les moins évolués. « L'existence de croyances quelconques chez tous les peuples, dit M. Louis de Carné, est un fait qui ne trouve plus de contradicteurs sérieux. » « Jetez les yeux sur la surface du globe, disait déjà le vieux Plutarque, il y a plus de dix-huit cents ans, vous y verrez des villes sans fortifications, sans magistrature régulière, des peuples sans habitations fixes, sans l'usage des monnaies... vous n'en trouverez pas sans connaissance des dieux. » « Les superstitions des peuples sont universelles », disait de son côté Lucrèce qui, du reste, en pur sceptique qu'il était, les critiquait avec une dédaigneuse ironie.

Des observations superficielles avaient fait d'abord soupçonner d'athéisme quelques peuplades isolées, telles que les Souriquois, les Hurons, les Ojâtiens... Bayle et Helvétius, deux athées assermentés, ne se tenaient pas d'aise. Triste et éphémère triomphe ! Cook, Vancouver et d'autres voyageurs, encore, en des relations subséquentes et plus circonstanciées, constatèrent chez ces peuplades des témoignages bien imparfaits, à la vérité, mais nullement équivoques de certaines pratiques religieuses.

Et c'est en suivant le cours de ces idées, que nous nous trouvons, ici, en présence de la question tant de fois agitée et débattue en sens contraire : Quelle est l'origine des religions ?

Cette question, dit M^{me} Annie Besant, a reçu de nos jours deux réponses, l'une fournie par la comparaison des mythologies entre elles, l'autre, par la comparaison des religions de toutes catégories.

Les recherches scientifiques ont démontré d'une manière indiscutable que les religions, pour aussi différentes qu'elles paraissent être, se ressemblent par leurs enseignements fondamentaux, par leurs préceptes éthiques, par les méthodes qu'elles emploient pour entrer en relation avec les mondes invisibles, enfin, par les symboles exprimant leurs croyances générales. Ces ressemblances qui vont parfois jusqu'à l'identité, prouvent, de l'avis des deux Écoles, une origine commune.

Mais ce en quoi diffèrent les partisans de l'une et l'autre École, c'est dans l'appréciation de la nature de cette origine. Nous en avons dit un mot dès le début de cet article, examinons maintenant les choses de plus près.

L'École des mythologies comparées affirme que cette origine commune est une ignorance également commune et que les religions, où se manifeste même la plus haute spiritualité, ne sont que l'expression épurée des plus grossières superstitions des sauvages. L'animisme, le fétichisme, le culte de la nature, l'adoration du feu, du soleil et des astres, autrement dit le sabéisme, tel est le terrain fangeux d'où émergea, plus tard, s'il faut les en croire, la fleur splendide des religions transcendantes. Les Krishna, les Bouddha, les Zoroastre, les Lao-Tzé, les Christ ne sont rien d'autres, toujours à leur dire, que les descendants revus et corrigés, mais directs, de « l'homme-médecin » dont les grotesques contorsions ravissent d'aise la clientèle de ce simiesque opérateur. Dieu enfin — ce sont toujours les athées qui nous débitent ces belles choses — n'est que la photographie « composite » des divers clichés où sont personnifiées les forces de la nature... si bien que tout se résume en somme dans cette formule définitive et sans retouche possible : les religions sont les branches très diverses d'un même tronc commun qui s'appelle « l'ignorance humaine ».

Tout autres sont les conceptions et conclusions de la seconde École. D'après les témoignages fournis par la comparaison des religions entre elles, il a été facile de conclure que toutes émanent des enseignements d'hommes divins, d'Instructeurs qui révèlent, de temps à autre, aux différentes nations, telles parcelles de vérités qu'elles sont en mesure de comprendre.

Quant aux religions des sauvages, elles ne sont pas autre chose que la « dégénérescence » de hautes croyances autrefois révélées et non point des embryons de croyances issues des grossières conceptions de cerveaux rudimentaires. Le culte du soleil tout comme celui des forces de la nature étaient, à une époque antérieure, des religions élevées, le plus souvent allégoriques, mais exprimant de profondes et transcendantales vérités.

Quant aux grands fondateurs des religions primitivement révélées, ils forment, suivant l'opinion des Indous, des Bouddhistes et des Théosophes modernes, une Fraternité permanente d'hommes ayant de beaucoup dépassé le niveau moyen de l'humanité actuelle et ce sont eux qui, à certaines époques de l'histoire, et alors qu'ils en ont reconnu la nécessité, manifestent leur présence par la révélation de vérités nouvelles dont peuvent alors bénéficier certaines personnalités spéciales de la race humaine dont l'évolution va croissant de jour en jour... Autant de considérations qui nous amènent à opposer à la conclusion plus haut mentionnée de l'École protestataire, la nouvelle formule de l'École spiritualiste, pouvant se résumer en ces quelques mots : les religions sont les branches d'un tronc commun ayant pour nom, « la Sagesse divine ».

Ajoutons une remarque ayant son importance, c'est que les sauvages

modernes diffèrent essentiellement des primitifs qui furent nos ancêtres. Ces modernes ne sont que les descendants dégénérés des grandes races civilisées d'autrefois, tandis que les vrais primitifs furent la souche des civilisations éteintes dont l'héritage, inégalement mis à profit, s'est amoindri chez les sauvages modernes, alors qu'il a fructifié chez nous qui avons su bénéficier des conquêtes de nos ancêtres, aidés et dirigés dès l'origine par les Frères aînés, guides et protecteurs des humanités successives.

Que conclure de ce qui précède? Sinon que la diversité des progrès évolutifs caractérisant des hommes de toutes capacités et de toutes aptitudes, exigeait un enseignement religieux proportionnel à ces divers états d'esprit, et qu'en conséquence furent établis par les Instruteurs, les deux modes de révélations dont il a été question plus haut.

Or, où pouvait être déterminée, avec précision, la double nature de ces deux modes, ailleurs que dans ces Sociétés secrètes qui, sous le nom de « Mystères », ont laissé leurs traces en tous pays, au cours de l'histoire de l'évolution religieuse? Ce n'est que là que pouvaient être spécifiées, sous la haute inspiration des Maîtres, la nature et l'étendue des deux enseignements ésotérique et exotérique dont les limites s'imposaient impérieusement, sous peine de jeter la perturbation dans les esprits, s'ils avaient été imprudemment confondus.

Parlons donc des Mystères. Ces assemblées, qui pour se mettre à l'abri de toute intrusion fâcheuse, se réunissaient dans les cryptes des temples, servaient de centres d'initiation secrète. Ces Mystères mal connus, mal appréciés, plus encore, défigurés et ridiculisés par les calomnies des ignorants et des gens mal intentionnés, méritent l'attention et le respect, étant donné, bien entendu, qu'il ne s'agisse que des Mystères sacrés qui, pendant des siècles, demeurèrent la sauvegarde des plus hautes vérités, des plus sublimes inspirations qu'aient pu recevoir les hommes, de la part des grands Esprits qui les dirigent.

Toute religion, dit M. C. W. Leadbeater, a toujours eu ses Mystères. Aucune d'elles, en ce monde où l'évolution se fait si lentement, n'a livré ses plus hauts enseignements aux foules ignorantes. Direz-vous, peut-être, que le Christianisme a fait exception à la règle, puisqu'il a livré sa doctrine à tous les fidèles de ses Églises? Eh bien ceux qui pensent de la sorte sont dans l'erreur la plus complète. Qu'on étudie l'histoire de l'Église chrétienne primitive et l'on verra, tout au contraire, qu'elle n'a jamais donné à tout venant son enseignement intégral et qu'elle a réservé certains points de doctrine pour ceux-là seuls qui, ayant été initiés, pouvaient en comprendre la réelle signification. Combien de fois le Christ n'a-t-il pas fait allusion à ces réserves indispensables?

En ce qui concerne la nature même des Mystères, il nous faut tout d'abord

faire justice de divers malentendus qui se sont produits à ce sujet. L'on a maintes fois dit et répété, avec une obstination parfaitement injustifiable, que ces cérémonies étaient suspectes, immorales, voire même obscènes, le cas échéant.

Eh bien, c'est là une assertion de tous points erronée, en ce qui concerne les Mystères dignes de ce nom. Il est juste de reconnaître qu'à une époque bien postérieure à celle où leur était acquis et assuré tout le respect qui leur était dû, l'on se trouve, en de certains prétendus Mystères, en présence de scènes bachiques, où étaient pratiqués tels et tels rites d'une grossièreté incontestablement abjecte ; mais est-il nécessaire d'ajouter que ces orgies scandaleuses n'avaient rien de commun avec les austères séances des cryptes, où furent conservés, pendant des siècles, nous l'avons déjà dit, les plus précieux dépôts de la doctrine spiritualiste ? Le fait même que les rites impurs étaient si bien connus par les foules qui s'y livraient, prouve surabondamment qu'il ne faut pas les confondre avec ceux des vrais Mystères sacrés qui n'avaient pour adhérents que les disciples initiés, auxquels il était rigoureusement interdit d'en révéler les pratiques occultes.

Certains Pères de l'Église, fort mal informés, ont, d'autre part, propagé de très regrettables erreurs, en accusant les pontifes des Grands Mystères, ceux d'Éléusis, entre autres, d'avoir trompé leurs sectateurs.

Ils prétendaient qu'à l'aide de certaines « machineries » suspectes, ils produisaient telles illusions ou apparitions de mauvais aloi, au moyen desquelles on faisait croire aux disciples abusés que ces phénomènes étaient le résultat de pratiques occultes. C'est là une erreur d'interprétation, fille d'une ignorance regrettable, sinon franchement calomnieuse.

Il est bien certain que lorsqu'ils agissaient de la sorte, les prêtres n'avaient d'autre but que de donner, par des figurations matérielles, mais symboliques, une idée des hautes vérités que renfermaient les Mystères et qu'ils ne désiraient, en aucune façon, tromper leurs adeptes sur la cause efficiente des phénomènes obtenus.

Dans les premiers temps, alors qu'il y avait encore, au-dessus des profanes, un certain nombre de Maîtres véritables, ces figurations et apparitions symboliques étaient produites par l'action directe qu'ils exerçaient sur la matière astrale. Mais le temps vint où ceux qui enseignaient ne possédaient plus les pouvoirs psychiques des Maîtres primitifs et, alors, il fut admis que ces phénomènes qui jadis étaient d'ordre occulte, seraient obtenus, désormais, par des procédés artificiels : que, par exemple, l'état d'un homme après sa mort serait représenté par un figurant qui, vêtu d'une certaine manière, représenterait le fantôme extra-humain qui autrefois se manifestait sous sa véritable forme astrale.

Il en était de même pour certains enseignements relatifs aux mouve-

ments des corps célestes qui, dans les anciens Mystères, étaient représentés par des manipulations opérées en pleine matière astrale, tandis que plus tard, ces forces occultes furent remplacées par de simples appareils d'horlogerie.

L'on peut conclure d'après cela que les Pères de l'Église qui, arbitrairement, accusaient de fraude les organisateurs des Mystères, pouvaient bien savoir que ces derniers avaient, en effet, recours à des moyens mécaniques, mais ce qu'ils ignoraient, c'est que quiconque fréquentait ces assemblées secrètes, le savait aussi bien qu'eux et comprenait la nécessité de ces procédés artificiels.

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que tous les enseignements des Mystères étaient de l'ordre le plus élevé, se basant sur les notions les plus transcendantes de la Science spiritualiste dont l'objectif permanent était le principe de la descente de l'âme en des véhicules matériels et dont la conséquence naturelle était l'acceptation pleine et entière de la doctrine essentielle de l'évolution par réincarnations successives (C.-W. Leadbeater).

Ces considérations présentent un intérêt tout particulier, en ce sens qu'elles mettent en lumière l'état d'esprit des contemporains de ces Mystères, auxquels ont emprunté poètes et mythologues, ainsi que le prouvent les exemples suivants que nous fournit l'auteur qui vient d'être cité. Les comprenaient-ils, ces mythes, sur lesquels ils brodaient leurs jolis contes ? Nous ne saurions l'affirmer ; toujours est-il qu'ils n'en révèlent pas moins l'impression produite sur la mentalité antique, par les notions spiritualistes qui vaguement rayonnaient autour des sanctuaires.

Qui ne connaît l'histoire de Proserpine, autrement dit Perséphone qu'enleva brutalement Pluton, un jour que l'innocente s'amusa à cueillir des narcisses, sur le bord de la claire fontaine connue sous le nom de Cyané ? Rapprochons cette histoire de celle non moins légendaire de Narcisse, lui-même, et l'on comprendra le sens de ces deux charmantes allégories dont la connexité saute aux yeux de prime abord.

Narcisse, jeune homme d'une remarquable beauté, voyant un jour son image dans l'eau de la dite fontaine de Cyané, en devint subitement amoureux, la prenant pour la représentation de quelque ondine séduisante. Il veut atteindre cette image, se penche sur le clair miroir, se penche encore et si bien que, perdant l'équilibre, il y tombe et s'y noie lamentablement. Rassurez-vous, cœurs sensibles... Cette mort n'était qu'apparente, car les dieux, prenant pitié de l'éphèbe abusé, le métamorphosent en une fleur, fleur qu'on appelle narcississe et qui depuis lors a conservé ce nom.

Pure fiction ! diront les esprits superficiels. Erreur complète, car cette fiction prétendue n'est rien moins qu'un profond symbole.

Narcisse représente, ici, l'*Ego*, le moi individuel qui du plan supérieur,

sa demeure normale, contemple avec admiration ce qui, dans la personnalité humaine, n'est que son simple reflet. Or, en occultisme, le mental et l'astral, plans inférieurs, sont toujours figurés par l'eau, symbole de la matière. Le moi supérieur, en d'autres termes *l'individualité*, qui imprudemment se complait en ces plans inférieurs de son être, déchoit, s'oublie, finit par ne plus croire qu'à cette image mensongère. Vers elle, il s'incline, se penche, tombe dans cette « eau » symbolique où il s'identifie avec sa *personnalité* inférieure. Épris d'elle et ne se souvenant plus de sa divine origine, il arrive à croire qu'elle est « lui tout entier. » Il s'y absorbe, y est submergé, s'y noie... Non, mort apparente encore, car plus tard, alors qu'il aura compris quelle fut son erreur, — comme à la fleur, il lui sera donné de renaître.

Revenons maintenant à Proserpine. C'est alors qu'elle cueillait cette fleur, ce narcisse, symbole de résurrection, qu'elle a été enlevée et entraînée dans les enfers, où elle fut condamnée à passer la moitié de son existence, alors que par compensation, elle passait l'autre dans les régions supérieures... Qu'est-ce à dire, sinon que Proserpine — qui, dans le mythe, représente l'âme supérieure de l'homme, — tout d'abord incarnée dans l'« enfer de la matière », s'en libère après chacune de ses incarnations et remonte là-haut, dans la lumière du monde astral.

« Le mythe de Cérès et de sa fille Proserpine, dit M. Édouard Schuré, forme le cœur du culte des Mystères d'Eleusis. Comme une théorie brillante, toute l'initiation éleusinienne tourne et se développe autour de ce cercle lumineux. Or, dans son sens intime, ce mythe est la représentation symbolique de l'histoire de l'âme, de sa descente dans la matière, de ses souffrances dans les ténèbres, puis de sa réascension vers la vie divine. — En d'autres termes, c'est le drame de la chute et de la rédemption sous sa forme hellénique. »

Un autre exemple. Voici l'arrogant Sisyphe, ce roi pillard et assassin que la mort seule put renverser du trône d'Éphyre qui plus tard fut appelée Corinthe. Qu'allait faire de ce redoutable criminel, Karma, le Justicier suprême ? Les mythologues nous l'apprennent. Il fut condamné par Pluton à rouler, jusqu'au sommet d'une montagne, un énorme rocher qui, toujours, au moment d'atteindre le but, lui échappait et retombait jusqu'au plus bas fond de la vallée. Encore une allégorie. Le voilà pris sur le vif, le portrait de l'ambitieux. Mort, il s'obstine à vouloir agir, comme il le faisait pendant sa vie. Il échafaude, il intrigue, complotte et combine ses plans. Mais hélas ! au moment où il lui faudrait passer de la convoitise à l'action, voilà qu'il s'aperçoit de la perte de son corps, instrument indispensable à la réalisation de ses projets et voilà le rocher qui retombe, le supplice qui recommence... et ainsi en sera-t-il, jusqu'au jour où l'ambi-

tieux épuisé, découragé, finira par comprendre qu'il est inutile, pis encore, criminel de vouloir donner libre carrière à ses plus égoïstes désirs. Il s'en rend compte, enfin, s'amende, s'assied sur son rocher, au bas de la montagne et renonçant à son rêve extravagant, jouit enfin de son repos.

Les Mystères étaient divisés en deux catégories : les *Grands* et les *Petits*. Derrière les grands, il y en avait d'autres plus secrets encore et dont l'existence était soigneusement dissimulée. Tout homme haut placé, chef d'état ou empereur romain, pouvait prétendre à être admis aux deux ordres de rites. C'est ainsi que Néron s'était fait initier aux petits et aux grands Mystères et c'est parce qu'il eût été difficile, voire même dangereux, de l'exclure des Mystères dits supérieurs, que le seul moyen d'empêcher qu'aucun profane pût pénétrer dans les sanctuaires ultra-secrets, était d'en cacher jusqu'à leur existence même.

Les prêtres des sanctuaires ne s'en tenaient pas aux figurations d'ordre relativement inférieur, telles que celles dont il vient d'être question. A leur doctrine, se rattachaient de bien plus profonds symboles concernant, par exemple, l'acte solennel de l'Initiation. L'une de ces cérémonies caractéristiques, usitées en pareils cas dans les Mystères égyptiens, nous est racontée en ces termes. Le candidat « couché sur une grande croix de bois » était descendu dans l'une des cryptes des temples sacrés. Là, il demeurait en état de transe cataleptique, pendant trois « jours et trois nuits. » Au matin du quatrième jour, on le remontait sur la croix que l'on exposait au soleil levant, afin que ses rayons vinssent réveiller le candidat.

Ceux qui connaissent la vie véritable du Christ, ajoute l'auteur plus haut indiqué, savent bien que lui aussi avait été initié dans les sanctuaires égyptiens et peuvent comprendre, en tenant compte des analogies, comment il a été possible de donner une apparence de réalité aux différents récits qu'on a échafaudés à son sujet et qui, sans cela, seraient demeurés incompréhensibles.

Il est facile de se faire une idée, d'après ce qui précède, de l'importance capitale de ces Mystères sacrés dont les enseignements servirent de base à la dogmatique entière des religions spiritualistes. Oui certes, grande, immense, fut la portée de ces institutions conservatrices, en l'absence desquelles il eût été bien difficile de préserver d'une extinction totale le flambeau vacillant d'une spiritualité que tout battait en brèche, au milieu des populations contemporaines dont le matérialisme se manifestait doublement, tantôt par la ruée des hommes vers toutes leurs passions charnelles, tantôt par la fougue avec laquelle éclataient entre eux ces combats sauvages qui, pendant des siècles, transformèrent en sanglant marécage la vieille terre de nos aïeux.

Les Mystères de l'Égypte — qui, paraît-il, eurent particulièrement pour

temple les cryptes de la Grande Pyramide construite il y a deux cent mille ans environ — furent la gloire de cette terre vénérable, où les plus grands fils de la Grèce se rendirent pour y être initiés par les Maîtres, les uns à Saïs, les autres à Thèbes.

En Perse, les Mystères de Mithras; en Grèce, ceux d'Orphée, de Bacchus, et plus tard ceux d'Eleusis, non moins que ceux de la Scythie et de la Chaldée, étaient considérés avec respect par les hommes les plus éminents de la Grèce, tels que Pindare, Sophocle, Isocrate, Plutarque et Platon, auxquels on peut ajouter les noms romains non moins illustres de Virgile et de Cicéron.

L'école pythagoricienne de la Grande Grèce fut fermée vers la fin du vi^e siècle avant Jésus-Christ, à la suite des persécutions que lui fit subir le pouvoir civil, mais d'autres communautés en gardèrent les traditions secrètes. Les néo-platoniciens furent les héritiers directs de Pythagore et de Platon et il faut étudier leurs écrits, pour se faire une idée de la majesté grandiose des enseignements qui, du fond des cryptes souterraines, sont parvenues jusqu'à nous, conservés providentiellement par les héritiers des Maîtres primitifs.

L'étroite ressemblance qui existe entre les méthodes employées et le but poursuivi dans les différents Mystères, d'une part, et la Yoga indoue, de l'autre, est évidente pour l'observateur le plus superficiel. Mais il ne faut pas en conclure que les peuples de l'antiquité aient fait des emprunts directs aux religions de l'Inde. Tous puisèrent à la source unique, c'est-à-dire la Grande Loge de l'Asie centrale qui envoya ses délégués dans toutes les régions de l'ancien monde.

Les Hébreux possédaient, eux aussi, leur science secrète. L'assemblée des prophètes que présidait Samuel, à Najoth, formait une École d'initiés dont l'enseignement oral fut transmis à leurs successeurs. Des institutions analogues existaient à Bethel et à Jéricho. Ce sont là les premières Écoles qui se trouvent mentionnées dans les Écritures. Ces assemblées de prophètes furent plus tard remplacées par les synagogues.

La Kabbale, qui renferme les enseignements semi-publics, est dans son état actuel une compilation moderne due en partie à Moïse de Léon, mort 1305 ans après Jésus-Christ ; mais la vraie sagesse archaïque des Hébreux reste sous la sauvegarde de quelques-uns des véritables fils d'Israël (Annie Besant : *Le Christianisme ésotérique*).

Cette esquisse rapide suffit pour montrer, dans les religions autres que le Christianisme, l'existence d'une doctrine secrète, connue sous le nom d'ésotérisme. Examinons, maintenant, si le Christianisme faisait exception à la règle générale.

(A suivre).

ED. GRIMARD

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (1)

XIX

La magie (suite)

Amulettes, médailles et reliques. — Je voudrais, dans cette causerie, dire quelques mots sur les amulettes, les médailles, les reliques, les scapulaires, sur toutes ces petits fétiches et talismans que les croyants de toutes les religions portent sur eux pour écarter les accidents et les maladies, et s'attirer la faveur de la Divinité.

Cette croyance à la vertu protectrice ou curative de certains objets matériels est aussi ancienne que le monde : on la retrouve partout, et toutes les légendes religieuses en font mention. Les Chaldéens, les Perses, les Hindous, les Grecs et les Romains, héritiers des antiques conceptions aryennes, portaient des amulettes, et les musulmans comme les catholiques ont conservé une grande foi dans cette coutume, que l'on retrouve du reste encore aujourd'hui chez les peuplades les plus barbares.

Quelle est l'origine de cette croyance que les hommes se sont ainsi transmise d'âge en âge ?

On peut dire que ce sont les prêtres qui l'ont imposée aux peuples pour augmenter leur influence et leurs moyens de domination. Cela est certainement vrai, mais ne répond pas à la question. Comment l'idée qu'on pouvait communiquer à la matière des propriétés spéciales, a-t-elle pu naître dans le cerveau des hommes primitifs ?

La réponse n'est pas facile : et, à défaut d'autres explications, on peut examiner celle qui est donnée par la doctrine hermétique. Cette doctrine, ainsi que nous l'avons déjà vu, enseigne qu'à l'origine, des intelligences qui avaient achevé leur évolution, s'incarnèrent dans l'humanité pour guider ses premiers pas, et lui donner les connaissances essentielles, en rapport avec sa mentalité, pour continuer sa route. Si on admet cette idée, qui est celle des spiritualistes modernes, on peut concevoir que lorsque ces grands Êtres se retirèrent, après avoir accompli leur mission, ils ne voulurent pas laisser les hommes sans défense contre les tentations de la matière, et ils leur enseignèrent, les moyens pratiques de rester en communication avec eux. Parmi ces moyens, conservés religieusement dans les sanctuaires, se trouvait le secret de communiquer à un objet des énergies fluidiques assez puissantes, pour qu'elles puissent affecter le corps sub-

(1) V. les n^{os} de la *Revue* de 1904, janvier, mars, avril, mai, juin octobre et novembre 1905.

til de celui qui le porte, et mettre ses vibrations en accord avec les vibrations de l'Au-delà.

Cette partie de la science des Mages, — comme la plupart des connaissances occultes primitives, — fut obscurcie, et elle resta défigurée dans l'âme des peuples, dépositaires inconscients d'une vérité dont ils ne comprenaient plus la valeur. Les talismans et les amulettes sont ainsi arrivés jusqu'à nous, et aujourd'hui la croyance à leurs propriétés n'est plus considérée que comme une superstition enfantine.

Peut-on y voir autre chose ?

Peut-on croire que l'homme a le pouvoir de transmettre à la matière des propriétés spéciales, thérapeutiques ou autres ?

Ne peut-on enfin admettre que ces propriétés peuvent également être communiquées par des Entités de l'Au-delà ?

..

Les savants d'avant-garde admettent aujourd'hui que l'homme est entouré d'une atmosphère, d'une Aura qui rayonne autour de lui et qu'il peut, par la volonté, projeter à distance.

Le vieux magnétisme, si longtemps bafoué, est entré aujourd'hui, sous différents noms, dans tous les laboratoires, et un agent spécial, qu'on a appelé successivement l'esprit universel, le fluide magnétique, l'od ou la force psychique, — s'est imposé à l'attention de tous les chercheurs. Ces idées se sont peu à peu répandues, et tout le monde a plus ou moins entendu parler des expériences qui ont été faites à ce sujet par Mesmer, Delage, Reichenbach, Aksakof, docteur Chazarin, docteur Luys, de Rochas, Baraduc, Carl du Prel, etc. Aucun esprit sérieux ne peut aujourd'hui rejeter ces expériences sans les avoir étudiées. La pratique rationnelle du magnétisme démontre en outre qu'un homme bien portant, et sachant se servir de sa puissance fluidique, peut, en mélangeant ses effluves à ceux d'un malade, amener chez ce dernier une guérison complète, ou du moins un grand soulagement. « Les vibrations irrégulières du malade, dit Annie Besant (1), sont forcées de s'accorder avec les vibrations régulières de l'opérateur bien portant, d'une manière aussi réelle qu'un objet soumis à un balancement irrégulier pour être ramené, par des coups répétés et rythmiques, à un balancement régulier. »

..

Mais on va beaucoup plus loin dans cet ordre d'idées. Des observateurs très compétents ont constaté que le fluide humain peut être emmagasiné par

(1) *Christianisme ésotérique*.

certain corps, — par l'eau, par exemple —, et qu'on peut communiquer à un liquide certaines énergies qui lui donnent des propriétés curatives : ainsi, des linges imprégnés d'eau magnétisée, et appliqués sur la partie malade, peuvent produire des guérisons. Ces faits ont été rigoureusement constatés et sont admis aujourd'hui par tous les esprits indépendants qui ont voulu s'occuper sérieusement de la question.

Cette croyance que l'on pouvait communiquer à l'eau, en observant certaines règles, des propriétés particulières, existait dans les temps les plus anciens, et on retrouve l'usage de l'eau consacrée dans toutes les cérémonies religieuses. C'est avec cette eau que les prêtres se lavaient les mains avant d'entrer dans le sanctuaire, et qu'ils aspergeaient la foule.

Les Romains reprirent ces coutumes rituelles et l'eau *lustrale* fut employée dans toutes les cérémonies expiatoires, et principalement pendant les funérailles. Pour éloigner les mauvaises influences, le corps du défunt et les assistants étaient aspergés avec un rameau d'olivier que le prêtre avait trempé dans l'eau consacrée.

L'eau bénite du christianisme remplaça l'eau lustrale.

∴

D'autres expériences faites par les savants dont j'ai cité plus haut les noms, ont démontré que ce n'est pas seulement l'eau, mais d'autres corps, — et probablement tous les corps, — qui peuvent emmagasiner les fluides odiques de l'homme.

On sait que le colonel de Rochas est parvenu à transporter la sensibilité de ses sujets dans de la soie, de la laine, du velours, de la cire, etc., etc., et, au moyen d'expériences très curieuses, il est arrivé à démontrer la possibilité de l'envoûtement. Je ne m'occuperai pas de cette question qui demanderait de trop longs développements, et qui sort du reste de mon sujet. Je me bornerai à retenir ceci : c'est qu'une partie du fluide vital, — du fluide odique si l'on veut — de l'homme peut, dans des conditions spéciales, être extériorisé, c'est-à-dire transporté à une certaine distance du corps, et rester accumulé, emmagasiné dans un objet matériel. Ces faits paraissent au premier abord absolument extraordinaires : ils renversent toutes les anciennes notions ; ils touchent à la féerie, et ils sont en général, et *à priori* considérés par la plupart des savants comme inadmissibles, absurdes, et bons à être cloués sans examen dans le domaine fantaisiste de l'occulte. Et cependant, sans être des savants, nous pouvons constater tous les jours autour de nous un fait tout aussi extraordinaire, tout aussi étonnant.

Lorsque nous aimantons un barreau de fer au moyen d'un courant voltaïque, nous pouvons arriver à lui donner une puissance énorme qui agit, non seulement par le contact, mais encore à distance. Ni le volume, ni le poids

du barreau n'ont subi la moindre modification perceptible à nos sens. Le barreau est absolument le même en apparence, et cependant nous lui avons communiqué des propriétés qu'il ne possédait pas naturellement.

— Que s'est-il donc passé?

— Nous n'en savons absolument rien ; — et nous ne le saurons peut-être pas de longtemps.

Ce fait rentre dans la nombreuse catégorie de ceux que nous sommes bien obligés d'accepter sans les comprendre.

Eh bien, si nous pouvons ainsi communiquer à un morceau de fer une force invisible, pourquoi ne pourrions-nous pas également communiquer une partie de nos forces fluidiques à un objet matériel?

..

Des savants enseignent aujourd'hui que la matière, telle que nous nous la représentons, n'existe pas : elle ne serait que de l'énergie condensée susceptible de se dématérialiser et de se dissiper de nouveau à l'état d'énergie. La matière, contrairement à l'opinion matérialiste, ne serait pas éternelle et pourrait être détruite sans retour. — Il paraît démontré aujourd'hui que tous les corps matériels rayonnent ; et Gustave Le Bon prétend qu'ils possèdent tous, quoique à un degré moindre, les mêmes propriétés que le radium. « La matière supposée jadis indescriptible, s'évanouit lentement « par la dissociation continuelle des atomes qui la composent — la matière, « jadis envisagée comme inerte et ne pouvant que restituer l'énergie qu'on « lui a d'abord fournie, est au contraire un colossal réservoir d'énergie, — « l'énergie intra-atomique, qu'elle peut dépenser sans rien emprunter au « dehors. » (*L'évolution de la matière*, par le Dr G. Le Bon).

Je n'aborderai pas la discussion de ces théories nouvelles qui sont en dehors de ma compétence, et dont on trouvera la magistrale explication dans l'ouvrage du savant docteur. Ces théories sont appuyées sur des faits : et si les faits ont été rigoureusement contrôlés — ce qui ne paraît pas douteux, — ils détruisent de fond en comble les théories matérialistes si péniblement édifiées par quelques philosophes. En outre, ils viennent donner une explication aux expériences si remarquables de Crookes, de Zoëllner et de Wallace, et à certains phénomènes obstinément niés jusqu'à ce jour, — comme par exemple le phénomène des apports, — produits par la dématérialisation et par la reconstitution d'un objet matériel.

— Si tout est énergie dans la nature ; si les corps matériels ne sont que des énergies accumulées, on peut admettre que les énergies qui émanent de l'être humain peuvent s'associer avec celles qui émanent des autres corps ; qu'elles peuvent les modifier et leur donner des propriétés nou-

velles, absolument comme l'électricité donne au fer des énergies qu'il ne possédait pas.

On peut alors comprendre que si un homme sait attirer à lui par des évocations, par des prières spéciales, les fluides des Êtres invisibles, sa puissance sera augmentée dans des proportions considérables de la réunion de ces énergies, communiquées à la matière et pourra arriver à produire des effets extraordinaires.

Pour en revenir au sujet de cette causerie, lorsqu'un objet religieux quelconque, croix, médaille, chapelet, etc., aura été soumis à une puissante influence agissant dans un but déterminé, les molécules qui forment ces objets pourront acquérir des énergies magnifiques dont les vibrations affectent, d'une façon plus ou moins sensible, les fluides périspritaux, le corps éthérique, de la personne qui porte ou qui touche ces objets. Ceux-ci deviendront ainsi une sorte de trait d'union entre les fluides de la personne en ceux de l'invisible (1).

Mais pour que ce résultat soit obtenu, pour que les vibrations d'en haut puissent se mêler à celles de la matière, et leur communiquer les énergies requises, il faut que l'homme qui appelle à lui les forces invisibles ait une âme élevée, une volonté forte, et le désir ardent de faire le Bien.

Si ces conditions sont remplies, un lien plus ou moins fort, suivant le degré d'élévation de la personne, existera entre elle et le monde invisible, et l'aidera puissamment dans la méditation et dans la prière.

Croire que ces objets consacrés aient le pouvoir d'empêcher les accidents et les maladies, — conséquences forcées de la loi du Karma, — est un enfantillage ; et les fidèles encouragés par les prêtres, sont tombés à cet égard dans une grossière superstition. Mais ce que l'on peut admettre, c'est que les énergies déposées dans ces objets rayonnent autour de celui qui a la foi, le maintiennent en communication avec les invisibles, apportent souvent un soulagement à son mal physique, et lui donnent toujours la force et la résignation nécessaires pour le supporter.

Si les conditions requises ne sont pas réunies, aucun phénomène ne pourra se produire ; aucune transformation d'énergie n'aura lieu, et l'objet restera tel qu'il était.

C'est malheureusement ce qui a lieu pour les croix et les médailles bénites.

Les prêtres ont perdu depuis des siècles la connaissance de la vérité ; et

(1) On retrouve, dans quelques cérémonies de l'Église catholique, cette idée dont le véritable sens est perdu depuis longtemps. C'est ainsi qu'on fait toucher aux fidèles, et même qu'on leur fait baiser certains objets soi-disant consacrés. Ces pratiques dont ni l'officiant, ni le participant ne comprennent le but, sont absolument insignifiantes, et ne peuvent avoir aucun résultat.

comme ils ignorent complètement les faits du monde occulte, ils font machinalement un signe de croix sur les objets qui leur sont présentés, le plus souvent en bloc : ils récitent, sans y attacher la moindre importance, une phrase latine, et le fidèle emporte des croix et des médailles qui n'ont d'autre valeur que celle que peut leur donner le résultat dont elles sont faites.

Il est possible qu'au moment où le croyant reçoit l'objet béni par le prêtre, il ait confiance dans ses propriétés. Son âme peut un instant s'élever dans une prière : mais cette élévation dure peu ; et les oraisons que l'on récite ensuite distraitemment, n'ayant aucun point d'appui, restent stériles. Aucun lien fluide ne réunit l'orant avec l'invisible, et ses paroles ne dépassent pas ses lèvres.

Je parle ici de la majorité des hommes qui ont besoin d'être aidés et soutenus à tous les points de vue, au point de vue psychique comme au point de vue physique et au point de vue moral. Mais il ne faudrait pas croire qu'il soit nécessaire, pour pouvoir prier, de porter une amulette quelconque même consacrée suivant les rites occultes. Ceux qui comprennent la puissance de la prière et qui savent prier, n'ont besoin d'aucun objet matériel pour élever leur âme, et pour entrer en relations avec leurs protecteurs et leurs amis de l'Au-delà.

..

Une des grandes erreurs de l'Église catholique a été l'institution du culte des reliques, de ces parties plus ou moins grandes du corps, d'un saint ou d'une sainte, que l'on conserve religieusement, et qu'on entoure d'une certaine vénération.

La pieuse coutume adoptée dans les premiers temps de l'Église, de se réunir près des tombeaux des saints pour les évoquer et pour leur demander leur appui, dégénéra bientôt en un abus des plus scandaleux. Voyant que les fidèles avaient la plus grande confiance dans les prières faites près des corps, les prêtres pensèrent qu'il serait très profitable de détailler ce corps, et ils en firent un scandaleux commerce. Lorsque les ossements du saint étaient épuisés, il était facile d'en trouver d'autres pour les remplacer.

Le commerce des reliques, comme celui des indulgences, s'étendit chaque jour et amena les spéculations les plus éhontées.

Calvin, dans son *Traité des reliques* a stigmatisé cette superstition qui était pour l'Église une source si abondante de revenus : et pour faire ressortir toute l'immoralité et toute l'absurdité de pareilles pratiques, il a dressé un inventaire des principales reliques qui étaient proposées à la vénération des fidèles.

Ce livre est assez curieux à parcourir. On y voit par exemple que le

corps entier de sainte Suzanne se trouve à la fois à Rome et à Toulouse, que celui de sainte Ursule se trouve en entier à Saint-Jean-d'Angely, mais que néanmoins sa tête est à Cologne, et que différentes portions de son crâne sont vénérées au Mans, à Tours et à Bergerac. Il en est de même pour sainte Hélène qui se trouve à Venise et à Cologne. L'auteur, que je ne peux suivre dans sa longue énumération, fait voir ensuite la multiplication des bras, des têtes, des pieds, des mains, etc., des différents saints qui se trouvent dans les sanctuaires. Les doigts de saint Jean-Baptiste sont au nombre de soixante.

Je ne m'étendrai pas sur cette question qui est du reste très connue, et qui perd chaque jour de son importance. Le commerce des reliques ne se fait plus guère, et l'Église ne récolte plus que les quelques offrandes qui sont faites devant un reliquaire en renom. Je me bornerai à faire remarquer que dans cette question, comme dans beaucoup d'autres, l'idée première fut dénaturée et grossièrement matérialisée par ceux qui étaient chargés de la garder pure. En venant évoquer, près de son tombeau, l'esprit du saint, les fidèles ne songeaient nullement à son corps tombé en pourriture; et les prêtres en reportant vers la matière les prières et les aspirations qui ne s'adressaient qu'à l'âme du défunt créèrent, dans un but de lucre, une des plus grandes superstitions de l'Église.

..

Outre la croyance à l'efficacité thérapeutique de certaines reliques, la foi dans des eaux dites miraculeuses est encore très grande.

Cette foi n'est pas nouvelle. Saint Jean nous apprend (ch. V), qu'il y avait près des portes de Jérusalem une piscine autour de laquelle se pressaient en foule les malades qui attendaient qu'un ange descendit pour agiter l'eau : « Alors, dit l'apôtre, ils entraient dans l'eau après qu'elle avait été agitée, » et ils étaient guéris de leur maladie, quelle qu'elle fût. »

Ce récit, véridique ou non, prouve du moins qu'à l'époque de Jean on croyait généralement que l'eau, soumise à une opération magique, pouvait acquérir certaines propriétés : et la piscine de Jérusalem ramène naturellement la pensée vers les deux piscines de Lourdes et vers les pèlerinages dont elles sont l'objet.

Je traiterai cette question dans ma prochaine causerie.

(à suivre).

SENEX.

PAGES RETROUVÉES

L'ABBÉ BORNAVE

VII (Suite)

— Monseigneur, je me rends à votre appel et viens, soumis et respectueux, recevoir les ordres et les avis qu'il plaira à votre Grandeur de me donner.

— Est-ce humblement, aussi, monsieur l'abbé Bornave, que vous vous présentez devant nous ?

— Oui, monseigneur, si tel est votre désir.

L'évêque de Bayonne avait, dès l'entrée du jeune prêtre à qui il avait fait faire antichambre près de trois quarts d'heure avant de l'admettre en sa présence, jeté sur toute sa personne un regard investigateur qui l'avait enveloppé de la tête aux pieds. L'impression ressentie par le prélat fut bonne, sans doute, à la vue de ce jeune homme à l'allure distinguée et mâle, aux traits d'une beauté à la fois douce et fière qui venait à lui sans crainte, et sans cette humilité forcée qui est un des aspects désagréables chez tant de jeunes ecclésiastiques.

Le regard loyal de ses yeux noirs était allé franchement chercher celui de Mgr l'évêque de Bayonne qui, laissant par attention ou par oubli l'abbé Bornave debout sans l'inviter à s'asseoir, lui dit après avoir donné à sa voix le calme nécessaire : — Eh bien, monsieur l'abbé, vous éprouvez déjà le désir de vous éloigner du Diocèse dans lequel vous êtes né, où vous avez été instruit par les soins de notre sainte Mère l'Église et pour le service de laquelle Dieu vous a désigné.

— Monseigneur, répondit le jeune prêtre, Sa Grandeur attend-elle de moi une réponse sincère ou ne m'a-t-elle fait l'honneur de m'appeler que pour m'infliger un blâme comme me l'a fait pressentir M. le coadjuteur ?

— Répondez franchement, sans arrière-pensée, aux questions que je vais vous adresser et alors seulement je jugerai ce que je dois vous faire entendre. Pourquoi avez-vous, malgré l'opposition de votre famille et les conseils des honorables pasteurs auprès desquels vous exercez vos devoirs sacerdotaux, formulé une demande ayant pour but votre nomination d'aumônier militaire ?

— Monseigneur, j'ai brigué cet honneur afin de me rapprocher de l'armée vers laquelle mes penchants m'attirent depuis l'enfance et vous n'ignorez point que j'avais désiré me préparer à l'École Militaire et non faire mes études au Séminaire. Mon père et ma mère connaissaient mes aspirations et

mes aptitudes, et lorsque, par un sentiment que l'on nomme piété filiale je me suis conformé à leurs désirs, je conservais l'espoir qu'ils reconnattraient un jour l'erreur dans laquelle ils ont été maintenus par des conseils étrangers à la famille.

— Je le sais, monsieur l'abbé, mais n'était-ce pas assez d'un exemple de révolte contre la Sainte Église, et votre famille et nous n'avions-nous pas souffert de la fuite de votre cousin Maurice Vallas qui abandonna le séminaire lui préférant le régiment ? Vous n'auriez jamais osé, laissez-moi le croire, agir de même et, cependant, vous ne craignez pas de laisser percer devant nous un regret évident de servir Dieu comme l'un de ses représentants sur terre.

— Monseigneur, mon sacrifice est consommé, je l'offre à celui qui lit dans nos cœurs mais, pour la défense de Maurice, permettez-moi de vous dire très respectueusement que je demeure convaincu qu'il a mieux agi en faisant un bon soldat plutôt qu'un mauvais prêtre.

— Et vous pensez bien, monsieur l'abbé, que les vœux que vous avez prononcés sont indissolubles et que, même rompus, ils sont sacrés pour toujours.

— Oui, monseigneur, aussi resterai-je attaché toute ma vie au Sacerdoce, mais je désirerais servir Dieu plus conformément à mes goûts et c'est pourquoi je viens *vous supplier* de m'aider à m'éloigner de votre diocèse pour plusieurs années.

— Et si, loin d'appuyer favorablement votre demande, je refusais de vous laisser partir ?

— Alors, monseigneur, je vous demanderais de me désigner pour les missions étrangères, au service desquelles je pourrais dépenser d'une manière plus efficace mon énergie et mon dévouement.

— Votre décision est-elle donc irrévocable ?

— Oui Monseigneur, je veux être aumônier ou missionnaire.

— Vous n'ignorez pas, monsieur Bornave, que notre devoir nous impose de suivre pas à pas les serviteurs que Dieu a placés sous notre protection. N'auriez-vous pas, sans vous en douter, écouté les conseils pernicieux de l'un de ces prêtres assez rares, je dois l'avouer, qui, dans chaque troupeau diocésain, se font remarquer depuis quelques années par des idées subversives et ne craignent point d'afficher une indépendance coupable envers l'Église. Il m'est revenu que vous auriez fait, il y a quelque temps déjà, la connaissance fâcheuse, corruptrice, ajouterai-je même, d'un prêtre libre de Saint-Jean-de-Luz, j'ai nommé l'abbé Marchal, dont la parole et plusieurs écrits sont loin d'être d'accord avec les dogmes de notre sainte Mère Église.

— Oui, Monseigneur, j'ai eu le bonheur de rencontrer l'abbé Marchal sur

mon chemin, et si ma piété a pu se raffermir, c'est aux conseils éclairés de cet homme supérieur que je dois de n'avoir pas chancelé.

— L'abbé Marchal vous a-t-il exposé ses croyances... philosophiques?

— Pas encore, Monseigneur, mais, quelles qu'elles puissent être, je suis convaincu qu'elles ont pour base une conscience pure guidée par l'amour de son prochain et la pratique de la morale et de la vertu.

— Savez-vous que ce prêtre fait profession d'être ce qu'on appelle un spirite et qu'on a trouvé chez lui les livres d'un fou dangereux nommé Allan Kardec, qui prétend fonder une croyance nouvelle hors de l'Église.

— Non, Monseigneur, je ne sais qu'une chose, c'est que la parole de mon vieil ami m'a réconforté en m'exhortant à l'obéissance, à la piété filiale et à l'accomplissement de mes devoirs sacerdotaux.

— C'est bien, mon cher Bornave, vous venez de me montrer deux beaux côtés de votre caractère, la franchise et la fidélité et, avant de nous séparer, je vous prie de ne voir en moi qu'un père qui désire seulement que le bien de ses enfants.

La réponse du Ministre au sujet de votre demande d'une aumônerie n'est nullement favorable; vous devez attendre plusieurs années pour recevoir une solution satisfaisante. Il vous reste donc à vous tourner du côté des missions étrangères ou du clergé colonial auquel vous ne me semblez pas avoir songé. Avant de prendre un parti voyez votre famille, consultez l'éminent abbé Etcheverry, votre curé de Ciboure qui ne peut comprendre le motif de ce qu'il qualifie de fuite préméditée et, dans trois mois, vous viendrez me revoir et nous donnerons une solution raisonnable à votre requête si vous croyez devoir nous la présenter de nouveau. Encore un mot dicté par l'intérêt très vif que je vous porte, si je vous priais d'éviter la rencontre de l'abbé Marchal, me feriez-vous la promesse de ne plus le revoir!

— Non, Monseigneur, vous l'avez dit vous-même, mon caractère répugne au mensonge, c'est peut-être à mes aspirations militaires étouffées que je dois d'oser parler ainsi devant Votre Grandeur, mais, je le répète, si vous me voyez confiant, loyal et décidé à poursuivre la carrière ecclésiastique, c'est à l'abbé Marchal que j'en dois de la reconnaissance. Enfin, Monseigneur, si je m'éloigne de mon pays bien-aimé que je laisserai le cœur blessé, laissez-moi au moins une amitié consolatrice et des conseils si droits et si désintéressés.

— Je ne vous retiens donc plus, mon cher enfant, répondit l'évêque de Bayonne en donnant au ton de ses paroles une profonde douceur, recevez ma bénédiction. Donnant alors sa main à ce jeune prêtre en qui il découvrait une âme pure et un caractère bien trempé, il ajouta : que le Seigneur vous éclaire.

L'évêque dont nous avons tenu à montrer toute la mansuétude et la

délicatesse d'âme était, lui aussi, un enfant du peuple que les plus vieux Basques de Mauléon avaient connu apprenti chez un menuisier de la ville, où il maniait la scie et le rabot. Très intelligent et travailleur, il avait trouvé un protecteur dans le curé Darrigade qui l'avait fait instruire non pour lui mais pour l'Église. D'un caractère soumis, l'élève reconnaissant avait accepté de servir Dieu et l'ancien ouvrier menuisier, devenu évêque, n'avait point rougi de mettre dans ses armes une des tenailles et un marteau qui faisaient songer au divin crucifié. Simple en ses goûts, l'évêque de Bayonne n'afficha jamais le luxe d'un prince de l'Église et les pauvres savaient seuls où passait la plus grande partie de son traitement épiscopal.

Lorsque de la fenêtre du salon de l'Évêché, Mgr vit l'abbé Bornave traverser le jardin et gagner la grille, il leva les yeux au ciel et murmura avec bonté : « Seigneur, acceptez le généreux dévouement de votre enfant, faites que le fardeau qui lui est imposé soit léger à ses épaules et que sa tâche lui soit douce à remplir. »

Si, dans ces pages nous ne craignons pas d'écrire ce que nous pensons de l'Église catholique, apostolique et romaine, nous le ferons sans aucune intention de blesser les prêtres que nous savons avoir pour lecteurs et qui seront indulgents pour celui qui sait penser sans entraves. Quand, s'il faut en croire la divine légende qui, de siècle en siècle est venue jusqu'à nous, Jésus chassa les marchands du temple, il ne songeait nullement à fonder une église et le jeu de mots qui lui a été prêté : « Tu es Petrus et superhanc petiam edificabo ecclesiam meam » n'est jamais sorti de ses lèvres, il n'avait qu'une pensée, celle de répandre sa morale sublime qui ne demande ni temples ni sacrificateurs et sa seule recommandation était que l'on priât Dieu son père en élevant les regards vers les cieux. S'il revenait sur terre, quelle déception cruelle, pour lui, qui naquit dans une étable et expira sur le gibet du Golgotha. Il ressentirait une amertume bien grande en voyant installé dans le palais du Vatican celui qui, depuis sa récente infaillibilité, a l'orgueil de se croire le seul représentant officiel de Dieu. Jésus verserait des larmes devant la splendeur et le faste du roi de la chrétienté et de tous les princes de l'Église. Suivi de ses apôtres, combien de marchands trouverait-il encore à chasser des temples magnifiques élevés à sa mémoire et pour son culte par la plus orgueilleuse des Églises. Mais que ces prélats orgueilleux se rassurent, le crucifié ne reviendra point les troubler et tous ses représentants crossés et mitrés continueront encore pendant de longues années, peut-être, à vivre dans l'abondance, à sommeiller dans le luxe aux dépens des fidèles naïfs et crédules, se souciant peu de leur Maître qui marchait les pieds nus acceptant l'aumône, lui dont ils n'ont fait un dieu que pour avoir le droit de s'ériger en demi-dieux.

Certes, nous avons ressenti quelque plaisir à prouver qu'il existe de bons pasteurs et ceux dont nous venons de dessiner les caractères ont droit à notre sympathie; mais que le nombre est grand dans le saint troupeau, de ces prêtres qui ne croient plus rien de ce qu'ils enseignent et qui n'ont pas le mâle courage de rompre avec une situation fausse et mensongère à laquelle les rattachent la peur de la puissance qui les domine, le respect humain et ces vœux immoraux que tant, parmi eux, brisent clandestinement; tous, serviteurs passifs et craintifs moitié hommes, moitié femmes, et qui pour donner le change demandent à leur visage d'exprimer des sentiments qu'ils ne possèdent plus.

VIII

LE LIEUTENANT VALLAS A L'ABBÉ BORNAVE

Ile de la Réunion, avril 1874.

Avec quelle impatience, mon cher Gaston, j'attends le courrier qui va me fixer sur le résultat de tes démarches. Ainsi mon oncle Bornave s'est rendu à tes désirs, le rocher s'est attendri devant ton attitude énergique et toi aussi tu vas t'éloigner du cher pays basque ! Vers quel point de la terre seras-tu dirigé, où tes ailes enfin déployées vont-elles te porter ? Réfléchis pourtant encore, mon bon frerot, avant de quitter le bonheur qui t'attache au sol natal surtout pour l'en aller loin peut-être et pour combien de temps ? Sais-tu même si tu reviendras ? Oui, le bonheur est dans tes mains et tu vas le lâcher pour l'ombre... Ce devoir que tu crois accomplir autre part ne peux-tu noblement le remplir au pays ? La situation de fortune de ton père t'assure pour toujours une aisance qui te mettra à l'abri des privations qu'endurent souvent les pauvres desservants des petites paroisses de nos montagnes. Les tendresses de notre famille si unie te manqueront, ton frère Jean, ma sœur Anita se marieront bientôt et leurs enfants seront les tiens.

Je vois d'ici la jolie cure que tu feras bâtir là-haut, près du bois de chênes non loin des grands châtaigniers, à côté du torrent chanteur qui donnera de la fraîcheur à ton jardin. Au retour de mes campagnes, avec quelle joie j'irai parfois te demander une hospitalité fraternelle que mon cher Gaston serait si heureux de m'accorder.

Mais j'arrête ici mes conseils dont je te vois sourire, et je lis tes pensées d'ici : Mon bon Maurice, toujours léger, consentirais-tu à venir goûter ce bonheur que tu dépeins si bien toi qui l'as fui, essaie donc de reprendre cette soutane dont tu n'as pas voulu et cède-moi ce dolman martial qui m'irait si bien. Veux-tu prêcher nos paroissiens entêtés et rebelles, faire le catéchisme à nos petits Basques qui aiment bien mieux monter aux arbres dénicher des oiseaux que de savoir dans quel ordre Noë fit entrer deux à deux dans son arche tous les animaux du globe. Toi qui t'es envolé,

et qui me conseille de rester au nid afin d'y attendre ton retour bien éloigné, laisse-moi m'en éloigner, je sens que l'ordre vient d'en haut.

Quant à ces joies familiales que tu as dédaignées, ne sais-tu pas, Vallas, qu'elles me sont défendues et qu'un prêtre, sur ce point, ressemble au mendiant qui regarde manger les autres. » Et tu penses juste, mon cher abbé, aussi n'écoute pas ce que je dis et que je n'ai point voulu faire moi-même. Envole-toi aussi vers des cieux lointains puisqu'ils t'attirent comme moi et demandons au ciel de nous ramener un jour ensemble dans nos chères Pyrénées alors que tous les deux, vieux et fatigués par les luttes de la vie, nous reverrons joyeux notre bon village où nos cœurs se rajeuniront au milieu des petits-enfants de nos frères et sœurs et où nous nous endormirons au murmure berceur de notre cher torrent.

Tout ce que je viens de t'écrire était pour m'étourdir et me donner du courage pour te faire connaître l'état nouveau de mon âme, et, sur le point d'aborder ce sujet brûlant, après tant de précautions oratoires, je sens qu'il me faut confier ma cause à un avocat dévoué, car elle est mauvaise et tu es le seul ami qui sauras la plaider avec talent devant le tribunal d'un petit cœur que je voudrais bien ne point faire trop souffrir. Tu m'as rappelé plus d'une fois, dans tes lettres, l'inclination que je t'avais confiée envers Rose la fille du D^r Béraben ; je lui faisais la cour, je l'avoue, mais en tout bien tout honneur et je puis te jurer que je n'ai jamais fait miroiter à ses yeux notre mariage futur. En la quittant j'eus la délicatesse de lui dire que je partais pour longtemps et que si elle rencontrait un brave garçon digne d'elle, je serais content de la savoir heureuse. Après cela, mon tort a été de lui faire transmettre mes pensées d'affection fidèle et la pauvrete a pensé qu'elle devait m'attendre.

Semblable à une avalanche de neige se précipitant du haut de la montagne, laisse-moi te conter tout d'un bloc mon roman bien court : j'aime une autre femme vers laquelle le destin m'a conduit. A mon arrivée dans l'île, je me promettais bien fermement de garder toujours l'image de Rosette en mon cœur, mais il eût fallu pour cela fuir le monde qui m'attirait, ne point sortir de « ma case », soignant les jolies fleurs de mon jardin ombreux... Surtout, mon bon Gaston, ne jamais aller au bal où je devais rencontrer M^{lle} Eva... Elle est belle, je le lui ai dit. C'était ma danseuse préférée, une valseuse céleste dont j'étais fou quand elle se laissait aller dans mes bras avec un abandon enivrant. Ne rougis pas, Gaston, c'est la vie, rien de plus. Je la désirai et lui fis l'aveu de mon amour, ce dont elle se moqua longtemps en riant de la plus adorable bouche ornée de perles éclatantes.

Ce n'était pas assez de la voir dans le monde, Lionnet, de Beauchesne, et les autres camarades et moi habitués des salons, nous montions des parties de montagne, réunions où nos danseuses et leurs familles venaient partici-

per à des pique-niques charmants dans lesquels chacun payait son écot d'esprit et de gaieté et où le sexe enchanteur, avec une éducation égale aux jeunes filles de France, montre un laisser aller plus troublant.

Si M^{lle} Eva a accueilli en riant l'aveu de mon amour, elle eût sans doute écouté plus favorablement une proposition de mariage, mais son père, ingénieur de la colonie, n'a que sa position présentement très belle mais qui ne lui permettra pas de doter ses filles... grosse question aux yeux de mes chefs militaires. Rien encore n'est donc décidé, pour l'instant un jeune avocat et moi sommes les amis préférés d'Eva qui demande quelque réflexion avant de jeter la pomme entre ses adorateurs.

Elle sait que mon séjour à la Réunion doit encore durer deux ans et rien ne la presse. Elle semble capricieuse et sait habilement réchauffer ou refroidir l'ardeur de ceux dont le cœur est pour elle brûlant d'amour. Mais, elle sait que je l'aime et, sans m'avoir donné autre chose qu'une bonne amitié, je sens qu'elle partage mon affection et qu'elle sera ma femme quand je le voudrai.

Voilà, mon cher Gaston, la vérité entière, j'ai tout dit et je n'ose plus ajouter un mot à cette page qui est la dernière de ce courrier.

Conseille-moi, ne me fais pas de reproches et dis à Rosette que je l'aimerai toujours comme ma sœur. Je t'embrasse bien fraternellement. — MAURICE VALLAS.

Le jour où l'abbé Bornave reçut et lut cette lettre, il laissa tomber son front dans ses mains et ne put retenir ses larmes. Pauvre Rose, murmura-t-il.

Puis après quelques instants : Plus que jamais je dois partir, je partirai.

IX

— Ainsi, Mgr de Bayonne a voulu vous mettre en garde contre les conseils de mon affection. Votre attitude, mon bon Gaston, a été celle d'un ami fidèle, et vous avez dû voir que, touché de votre loyauté, sa Grandeur n'a pas osé prononcer l'interdiction contre un de ses vieux condisciples, car Monseigneur ne vous a point avoué que j'ai vécu plusieurs années avec lui et que non seulement il a connu mes idées philosophiques, mais qu'il n'a pas craint de les partager. Aurait-il donc changé d'idées?

— Mon cher ami, répondit l'abbé Bornave à l'abbé Marchal, que le lecteur a reconnu, Monseigneur vous a qualifié de spirite et m'a parlé des ouvrages d'un fou nommé Allan Kardec que vous lisiez et osiez commenter... Est-ce vrai?

— Le fait est exact, mon cher enfant, je vous le confirme sans honte et puisque monseigneur ne m'a présenté à vous que comme un suspect coupable

ble de professer une croyance entachée d'hérésie et sans vous dire qu'il m'a connu, je vous avouerai que je suis spirite depuis qu'a été publié en 1857 le premier écrit de ce fou appelé Allan Kardec, le *Livre des Esprits* qui a été une révélation pour moi et pour un grand nombre de prêtres qui le lurent en toute liberté lors de son apparition. Au *Livre des Esprits* proclamant une philosophie nouvelle quoique renaissante succéda le *Livre des médiums* vers 1862 ; des médiums sont ce qu'au moyen-âge l'Église ignorante et tyrannique qualifiait de sorciers et de sorcières et envoyait au bûcher. Sans nul doute Allan Kardec, s'il eût écrit ces deux livres au temps de Philippe-Auguste ou même sous le roi François I^{er}, eût été brûlé comme hérétique. Mais il devait venir en un temps où la liberté de penser, de parler et d'écrire ne fait plus redouter la mort. Au livre des médiums succéda *L'Évangile selon le spiritisme* qui commente les Évangiles souvent incompréhensibles et en compose un résumé d'une grande morale, puis *Le ciel et l'enfer* imprimé en 1865 qui donne de la justice d'un Dieu dont il ne cherche point à créer une image pour les sens, une idée logique et grandiose. Enfin en 1868, je recevais d'un ami le dernier volume paru : *La genèse, les miracles et les prédictions* qui met au point avec un bon sens éclatant ce qui n'est que naturel et que l'auteur a su dégager de la gangue du merveilleux dans laquelle l'Église tenait à enfermer la vérité.

Tous ces ouvrages ont vu grandir de jour en jour le nombre de leurs lecteurs ; ces choses vraies ont multiplié les spirites en France, en Amérique et en Angleterre. Cette philosophie fait son chemin et je vous le dis en vérité elle couvrira un jour la terre en englobant l'humanité entière.

L'Église devinant un danger certain défendit la lecture des livres d'Allan Kardec et l'Inquisition non écrasée mais succombant au sommeil léthargique dans lequel l'ont plongée les penseurs et les lutteurs du xvin^e siècle trouva encore un des nôtres, l'évêque de Barcelone, pour brûler solennellement en place publique, en plein xix^e siècle, les livres d'Allan Kardec. J'ajoute que ce ridicule auto-da-fé ouvrit bien grandes au spiritisme où il a commencé une lutte terrible contre les couvents, les portes de l'Espagne rebelle jusque-là aux philosophies nouvelles.

Je ne vous eusse peut-être point entretenu de tout cela, mon cher Bonnaville, mais, puisque notre saint Évêque vous en a parlé le premier, je veux livrer à votre appréciation les ouvrages qu'on a vus, dit-il, traîner sur ma table et que vous puissiez juger du degré de folie de celui qui a osé les écrire et du courage de ceux qui les ont lus. J'ai trop de respect pour votre jeunesse et votre croyance pour placer sous vos yeux de mauvais livres et je vous supplie d'arrêter la lecture du *Livre des Esprits* dès que le moindre scrupule vous fera un devoir de fermer ce volume ; mais j'ai apprécié votre âme, je sais que vous irez jusqu'au bout. Quant à moi, je vous le dis en

vérité, Allan Kardec a été mon consolateur et mon guide comme il l'est des penseurs malheureux ; et j'ai tenu à connaître cet homme au grand esprit, au cœur généreux avec qui j'ai ensuite entretenu une correspondance qui m'a procuré les grandes joies de ma vie. Inutile, mon cher enfant, de vous livrer aux pratiques du spiritisme et bien des adeptes convaincus et consolés ne s'en sont point occupés. Moi qui vous parle, continua l'abbé Marchal, je ne me suis approché qu'une seule fois d'un médium et d'une table tournante, et le nom de celui qui m'en a fourni l'occasion, un compatriote illustre, est de nature à vous prouver que les plus hautes intelligences ont voulu voir pour croire. C'est dans son pays même, à Tournai l'Isère, que je le rencontrai pour la première fois en 1863, il avait vingt-trois ans, j'en avais trente-quatre ; j'étais, vous voyez, son aîné de beaucoup, mais le talent d'orateur et d'écrivain du jeune Dominicain Henri Didon présageait déjà l'homme éminent avec qui je n'ai cessé d'entretenir des relations amicales basées de ma part sur une profonde admiration. Eh bien, le Père Didon que ses écrits et ses brillantes prédications vous ont fait connaître au Séminaire et qui a égalé son maître le P. Lacordaire, formé lui-même par les conseils de l'abbé Lamennais, avait été subjugué par les travaux d'Allan Kardec. Mais revenons à la seule séance de spiritisme à laquelle j'aie assisté en compagnie du P. Didon. C'était à Grenoble en 1868. Un de ses amis, magistrat de la ville, nous ayant fait connaître un médium, nous consentîmes tous les trois à nous approcher d'une table dans laquelle des coups frappés nous invitèrent immédiatement à faire litière de notre scepticisme. Je ne vous parlerai que de ce qui m'advint. A un instant donné, la table, par coups répétés, annonça la présence de mon père mort depuis quelques années. Par l'alphabet il dicta : « Mon fils, crois bien que ton père est ici présent et je vais te le prouver, prends un crayon et mets-le dans la main de cette femme (le médium). » L'ordre exécuté elle écrivit rapidement ce qui suit : « Tu m'as obéi, mon fils, en entrant dans les ordres malgré la « vocation qui t'appelait vers les sciences, je le regrette aujourd'hui, par-
« donne-moi, je croyais bien agir et je me suis trompé. Tu es libre de
« faire ce que ton devoir te dictera. Ton père, Antoine Marchal », et la façon dont le médium signa le nom et le paraphe paternels que je lui avais vu faire tant de fois était si exacte que les larmes m'en vinrent aux yeux et que le P. Didon, le magistrat et moi nous nous retirâmes convaincus que l'âme de mon père bien présente s'était pour un instant incarnée en cette femme qui ne connaissait ni le nom du P. Didon ni le mien et ignorait que j'eusse perdu mon père (1). Cette conviction, mon cher Bornave, ne m'a jamais

(1) L'auteur tient ces faits de l'abbé Marchal lui-même, son ami regretté décédé à Paris en 1903.

abandonné et lorsqu'après avoir parcouru les ouvrages d'Allan Kardec vous voudrez bien lire les manuscrits des deux livres que j'ai déjà publiés : *Souvenirs d'un missionnaire* et *l'Esprit consolateur*, vous verrez qu'aucune douleur ne pourra vous émouvoir en ce monde et que la mort ne vous causera pas plus d'effroi que le rêve que vous demandez au sommeil.

X

C'était à la fin d'un beau jour d'été, les Pyrénées projetaient leur grande ombre sur la campagne basque, les oiseaux faisaient entendre en un dernier chant leur prière au Créateur, le parfum des fleurs mêlé à celui des bois se répandait doucement dans la nature et le bruit du torrent qui ne se repose jamais semblait plus fort à l'instant où s'éteignaient tous les bruits du jour.

Une jeune fille dont la tête était couverte d'une mantille sortait de l'église du village et comme courbée sous le poids de pensées douloureuses, elle se dirigea vers le torrent et s'assit sur un banc taillé dans une roche. Elle était là triste et songeuse lorsque le bruit léger de pas lents la tira de sa rêverie.

— Vous Rose, et seule ici, pourquoi? Quelles sont vos pensées? dit le promeneur en la reconnaissant.

— Est-ce à vous, Gaston... pardon, Monsieur l'abbé.. Est-ce vous qui me posez cette question? N'ayant pas le courage de venir m'apprendre vous-même la vérité au sujet de la conduite de Maurice Vallas, c'est par la lettre que m'a remise de votre part Anita sa sœur que j'ai su cette triste histoire. Ainsi les promesses des hommes sont vaines et s'envolent comme des feuilles mortes emportées par le vent! et Rose couvrant son visage de ses mains se prit à pleurer.

Petite, bien faite et gracieuse, M^{lle} Rose Beraben, âgée de vingt ans, était blonde et jolie. Amie d'enfance de Maurice Vallas et de Gaston Bornave, elle s'était souvent mêlée à leurs jeux comme il arrive au village et l'amitié pour les deux cousins avait grandi avec le temps et l'habitude.

— Rose, laissez-moi m'asseoir près de vous et essayer de vous consoler en plaidant la cause de Maurice, ce qu'il me demande de faire et je suis heureux de l'occasion qui a dirigé mes pas vers vous. Votre amitié pour Maurice ne doit en rien être diminuée et l'absence prolongée de notre ami n'a pas éteint la sienne. Tous les deux, vous avez cru qu'un sentiment plus doux pourrait un jour se substituer à l'amitié et, sans qu'aucune promesse ait été échangée entre vous, votre cœur, Rose, avait songé à réunir pour la vie vos deux existences. C'est une illusion, Rose, et les illusions s'envolent. Maurice est loin, il ne reviendra que dans deux ans et la femme dont il s'est laissé éprendre, me semble assez habile pour en

faire son époux. Il faut donc oublier, Rose. Tant d'autres savent oublier !

— C'est vous, Gaston, qui me conseillez d'oublier Maurice, vous qui depuis son départ vous êtes fait le messager de ses affectueux ses pensées pour moi.

— Oui, Rose, tel est mon devoir d'ami, si je l'ai rappelé à votre souvenir, j'ai le devoir de vous dire aujourd'hui d'abandonner la pensée d'être un jour la femme de Maurice ; vous devez vous contenter de rester toujours pour lui une amie tendre et dévouée.

— Monsieur l'abbé, dit Rose en baissant la voix, voulez-vous aller m'attendre au confessionnal, j'ai des aveux à faire au prêtre.

— Non, Rose, ne croyez pas votre confession plus parfaite parce qu'elle sera mystérieuse et faite dans un lieu sombre, à un homme dont vous sépare une grille. Parlez ici, sous le regard de Dieu, et près d'un ami qui vous a toujours aimée et respectée. C'est ainsi que la confession devrait toujours avoir lieu.

— Eh bien ! à qui dois-je faire le récit de mes fautes, est-ce à l'abbé Bornave ou à l'ami Gaston ?

— A votre ami d'enfance, Rose, à lui seul qui vous conseillera et vous consolera mieux que le prêtre.

— Oh ! je suis bien coupable, Gaston, puisque, foulant aux pieds l'affection que j'avais pour Maurice, j'ai osé souhaiter qu'il arrivât malheur à cette femme et à lui... de façon à rendre leur mariage impossible.

— Et vous avez été bien coupable, en effet, Rose ; si ces vœux cruels étaient exaucés, pourriez-vous jamais vous pardonner de les avoir formulés. Priez fermement, afin d'effacer de telles pensées de votre âme. Demandez au ciel le bonheur pour votre ami d'enfance et pour la femme qui lui a peut-être été destinée.

Rose, vous êtes au printemps de la vie, oubliez Maurice, et acceptez la proposition que vous fera bientôt un bon garçon, un travailleur honnête qui m'a parlé de vous, ce matin encore, avec admiration. Il faut vivre la vie réelle, chère enfant, et chasser les rêves... Éveille-toi, petite Rose, dit doucement Gaston Bornave, en prenant avec émotion la main de cette jeune fille et en la tutoyant comme aux jours de leur enfance. — Épouse Jean, mon frère, il te rendra heureuse comme j'aurais voulu te voir heureuse moi-même, Rosette, si Dieu ne m'avait appelé à lui. Reprends ta gaité, chasse tes idées mystiques et quitte-moi avec la certitude que tes mauvaises pensées te sont pardonnées.

— Alors, Monsieur l'abbé, donnez-moi l'absolution.

— Non, mon enfant, l'absolution ne saurait venir d'un autre homme, ta conscience seule te l'a déjà donnée.

Dans quelques jours, Rose, je vais partir, et si je suis revenu au pays,

c'est peut-être pour la dernière fois. Rose, vous penserez quelquefois à moi. Vous pardonnerez à Maurice, et quand vous regarderez au ciel vous aurez pour nous deux une pensée de prière.

— Oui, Gaston, je demanderai à Dieu le bonheur pour vous deux et quant à vos conseils, j'attendrai un an le retour de Maurice ou le pardon de Dieu.

— Au revoir, Rose, quoi qu'il arrive, ne demandez jamais de conseils qu'à votre cœur généreux, à votre conscience pure et à un ami sincère.

LÉOPOLD DAUVIL.

Mollie Fancher

CAS EXTRAORDINAIRE DE MULTIPLE PERSONNALITÉ

M^{lle} Mollie Fancher avait seize ans et était une élève distinguée du Séminaire de « Brooklyn Heights » aux États-Unis d'Amérique. Elle était sur le point de prendre ses degrés quand sa santé vint à s'altérer subitement et l'obliger à interrompre ses études. Son médecin, craignant qu'elle ne devînt poitrinaire, lui conseilla de faire de l'équitation. Elle suivit son conseil et devint bientôt une très bonne écuyère.

Elle était à cette époque une jeune fille élancée et gracieuse ; une blonde charmante aux longs cheveux flottant sur ses épaules et l'on peut dire qu'aucune jeune fille n'était plus connue dans la ville.

Le poney qu'elle montait appartenait à l'un de ses voisins et était vicieux ; néanmoins elle continua à s'en servir. Certain jour, étant en promenade, elle laissa, par inadvertance, tomber une des guides ; aussitôt, rapide comme l'éclair, le cheval se mit à faire des sauts et désarçonna l'intrépide cavalière qui tomba sur la bordure du trottoir et ne dut son salut qu'au chapeau lourd qu'elle portait ce jour-là.

Elle fut transportée chez elle inconsciente et le médecin constata qu'elle avait deux côtes brisées. Elle eût pu se guérir de cet accident si, à quelque temps de là, elle n'avait pas été victime d'un nouveau malheur. En voulant descendre, un jour, d'un tramway non complètement arrêté, sa crinoline resta accrochée à la voiture et elle fut traînée à plusieurs mètres de distance avant que le conducteur ait pu donner le signal d'arrêt. Cette fois, la chute fut plus grave et le médecin appelé de nouveau, découvrit qu'elle avait plusieurs côtes de brisées et le corps tout meurtri.

Des mois se passèrent, ses muscles se contractèrent, sa vue s'affaiblit et il était évident qu'elle devait avoir une lésion à l'épine dorsale. Depuis

cette époque, M^{me} Fancher est restée alitée et on aurait pu écrire des volumes sur les phénomènes qui se produisirent en elle depuis quarante ans qu'elle est dans cet état.

Le juge américain A. H. Dailey a écrit sur Mollie Fancher un volume des plus intéressants auquel il a donné le titre de : « Qui suis-je » ? « Une énigme ». M. H. D. Sisson à qui nous empruntons ces détails avait pour amis communs, le juge Dailey et M. E. T. Blodgett, tous les trois bien connus à Brooklyn.

Certain jour, étant ensemble en visite chez le juge, les trois amis s'avisèrent d'aller jusque chez M^{me} Fancher. En entrant dans la chambre de la jeune fille, le juge lui demanda si elle avait jamais vu l'un d'eux. — Mollie répondit que non, disant qu'aucun d'eux ne s'était jamais présenté chez elle ; — puis, se ravisant aussitôt elle reprit ; voilà l'homme (désignant M. Sisson) que j'ai vu chez vous l'autre soir ; il est quelque peu changé, mais tout de même, c'est bien lui.

(Le juge avait dit qu'étant un jour, en transe, elle avait vu M. Sisson).

Les détails qui suivent sont extraits d'une lettre écrite à un ami par le professeur West et ont été publiés dans le *Courrier de Buffalo* le 10 novembre 1878.

Il déclara que sa première visite eut lieu, le 4 mars 1867, et que depuis il devint un visiteur assidu et un ami de la famille ; qu'il a tenu un journal de ses observations, qu'il a exercé le contrôle le plus grand et le plus minutieux pour arriver à découvrir la fraude si elle existait et qu'il n'en a jamais trouvé. Il ajoute que M^{me} Fancher était une jeune fille charmante et qu'elle était chrétienne ; que les spiritualistes et les curieux ont vainement cherché accès auprès d'elle mais sans réussir. Voici la description qu'en fait le professeur West.

1^o *Son physique.* — Pendant plus de douze ans, elle est restée couchée dans la même position, sur le côté droit. Pendant neuf ans elle a été paralysée, ses muscles ne se détendant que sous l'influence du chloroforme. Pendant ces trois dernières années, elle a été dans un nouvel état, elle boitait au lieu d'avoir les membres rigides. Ses muscles se sont étendus à tel point qu'on peut mouvoir ses membres sans le secours du chloroforme. Pendant qu'elle passait par cette transformation, ses souffrances étaient intenses. Il semblait qu'elle ne pouvait vivre longtemps. Elle avait les yeux ouverts et fixes, elle les avait eus fermés pendant neuf ans ; maintenant elle ne les ferme, ni jour ni nuit, et ne peut rien voir. Elle pouvait avaler, mais ne pouvait prendre aucune nourriture ; l'odeur seule lui en faisait mal.

Dans le cours de ces douze années, il y eut des moments où elle n'avait l'usage d'aucun de ses sens et pendant plusieurs jours consécutifs on l'a crue morte. On ne pouvait découvrir le moindre battement du poulx et il

n'y avait aucune évidence de respiration. Ses membres étaient froids comme glace, et si son cœur n'avait pas donné des symptômes de chaleur, on l'aurait ensevelie

Pendant toutes ces années, elle a vécu sans prendre aucune nourriture. L'eau, le jus des fruits et d'autres liquides étaient les seules substances qu'on lui faisait avaler et encore son estomac ne pouvait pas les supporter toutes. Cet organe est devenu si délicat qu'il ne peut plus rien digérer. Dans la première période de sa maladie, son estomac avait disparu, de sorte qu'en mettant la main dans la cavité, on sentait son épine dorsale. Il n'y avait pas de place pour de la nourriture. Elle avait le gosier aussi raide qu'un bâton, et il lui fut impossible d'avalier. Son cœur s'était considérablement dilaté, elle sentait des douleurs très vives passer dans le côté gauche et à l'épaule. Elle était presque aveugle, quand je la vis pour la première fois, elle n'avait l'usage que d'un sens, celui du toucher. A l'aide de ses doigts qu'elle passait sur des pages d'imprimerie, elle pouvait lire avec autant de rapidité qu'avec ses yeux, et aussi bien la nuit que le jour. Elle reconnaissait aussi de cette manière la photographie des personnes, les figures des visiteurs, etc... Elle ne dort jamais et ne prend de repos que dans ses heures de transe. Ses ouvrages les plus délicats sont faits la nuit. Aucun de ses organes ne remplit ses fonctions, excepté celui de la respiration. Elle aspire à mourir, mais elle dit qu'elle ne peut pas, parce que, en elle, il n'y a rien qui soit sujet à la mort. »

2°. — Son état mental me paraît encore plus extraordinaire. Ses facultés de clairvoyance ou de seconde vue sont merveilleusement développées. Elle voit distinctement tous les lieux auxquels elle s'intéresse ; la distance n'y met aucunes barrières. Il n'existe aucun lieu, quelque retiré qu'il soit, où son regard perçant ne puisse pénétrer. Elle sait lire le contenu de lettres fermées dont elle n'a eu aucune connaissance extérieure, sans faire la moindre erreur. Son esprit se porte chez ses parents et ses connaissances qui demeurent à des distances très éloignées et elle en décrit les occupations et les vêtements qu'ils portent. Elle découvre les défauts de couture, même invisibles à l'œil de l'observateur et le moindre désordre de toilette. Tout objet perdu ou égaré, elle le retrouve. Elle distingue les différentes couleurs avec leurs multiples variétés, même dans l'obscurité sans jamais se tromper. Elle fait des ouvrages de broderie et en cire sans modèles. Elle confectionne des formes et les combine d'une manière admirable. Sans avoir la moindre notion de botanique, jamais pourtant elle ne se trompe dans la confection d'une feuille ou d'une fleur. Elle sait imiter la nature avec la plus grande fidélité ; dans les feuilles avec leurs veines et leurs nervures, dans les fleurs avec leur calice, leurs corolles et leurs étamines.

Elle écrit de la main gauche avec la plus grande rapidité. Son écriture

est belle et lisible. Elle a fait une poésie composée de dix vers dans l'espace de dix minutes, sans donner du repos à ses pensées. Quand elle coupe des feuilles en velours pour en faire une pelote, elle tient les ciseaux entre les articulations du pouce et de l'index de la main gauche et ramenant le velours avec le pouce et l'index de la main droite, elle coupe les feuilles aussi adroitement et sans les mêler, que si elles eussent été coupées avec un emporte-pièce. Ces feuilles ne diffèrent guère en grandeur ni en forme de celles qui croissent sur les arbres. Tout au commencement de sa maladie, elle a coupé ainsi plus de deux mille feuilles. En avril 1875, elle a usé deux cent cinquante onces de laine pour des ouvrages qu'elle a confectionnés à la main ; puis pendant les premiers mois jusqu'en décembre de la même année, elle a écrit six mille cinq cents lettres et notes. Elle a tenu les comptes de la famille pendant sa maladie. Elle tient un journal où elle relate les faits jour par jour, sauf quand elle est en transe plus de vingt-quatre heures.

En changeant d'état, il y a trois ans, elle oublia tout ce qui s'était passé antérieurement pendant les neuf années. Quand elle fut en état de parler, elle s'informa de certains faits qui avaient eu lieu au commencement de sa maladie, les neuf années d'intervalle étaient pour elle une page blanche ; elle n'en a pas gardé le moindre souvenir.

Quand elle est en état de transe, elle représente successivement six personnalités différentes :

« Éclat du Soleil », « Idole », « Bouton de rose », « Perle » et « Rubis ».
« L'éclat du Soleil » est la personnalité de jour, quand elle reçoit ses visiteurs. Les autres se succèdent dans la nuit à partir de onze heures, dans l'ordre susdit, jusqu'à la lumière du jour. Pendant ce temps, son cerveau semble récupérer ses forces.

C'est ainsi que depuis plus de trente-huit ans, jour par jour, en passant par des transes, des spasmes et des changements, physiques et mentaux continuels, M^{lle} Fancher a vécu, sous le pouvoir d'une force occulte qui ne peut être, selon toute évidence, qu'une influence spirituelle.

N'est-ce pas le lieu de se demander, ici : qui suis-je ? suis-je moi ? ou ne suis-je pas moi ?

Professeur C. MOUTONNIER.

Nice, le 21 octobre 1905.

SIR WILLIAM CROOKES

Le plus profond philosophe psychique du monde.

Par M^{me} CHARLES BRIGHT.

C'est bien un signe caractéristique de notre époque, que William Crookes soit reconnu, comme un des plus grands maîtres de ces sciences psychiques dont le progrès est incessant, tandis qu'il y a quelque soixante ans, lorsqu'il affirmait la réalité de ces phénomènes, son initiative ne lui valut que le blâme et les moqueries des faux savants de son temps.

En 1870, après qu'il se fût épuisé à contrôler l'authenticité des expériences de Home, puis plus tard les matérialisations incroyables de Katie King, et autres, par l'intermédiaire du Médium : « Florence Cook ». — Ce fut un mot d'ordre parmi ses confrères qui ne pouvaient nier sa science et ses talents de déclarer que, sur ce sujet particulier du spiritisme, il était atteint de folie inguérissable.

C'est donc en réponse à certains critiques qui dans la *Quarterly Review* mettaient en doute l'exactitude de ses observations, que W. Crookes écrivait en 1871 :

« Mon éducation scientifique tout entière n'a été qu'une longue étude des vérités exactes, aussi je voudrais qu'il fût entendu, une fois pour toutes, que ma conviction arrêtée sur l'authenticité de certains phénomènes n'est que la résultante des plus scrupuleuses recherches. »

Comme un critique insinuait que pour lui et pour d'autres tels que : Cromwell, Varley, Dr Huggins, etc., l'instruction première s'était trouvée insuffisante.

Sir W. Crookes répondait : « Pour mon compte je puis dire que mes études scientifiques ne pouvaient guère commencer plus tôt. Un peu avant l'âge de seize ans, je faisais des expériences de chimie dans un laboratoire privé ; puis j'entrai au Collège royal de chimie, où pendant six ans je suivis les cours du Dr Hofmann.

La première étude personnelle que je fis sur un sujet compliqué et difficile, fut publiée lorsque j'avais 19 ans, et depuis lors jusqu'à ce jour, j'ai poursuivi mon éducation scientifique par des observations toujours conformes à l'exactitude. » Voici pour les premières années.

Peu de temps après, une société de chercheurs, qui comptait parmi ses membres E. W. H. Myers, professeur Sidywick, professeur Gurney, M. Balfour, notre premier ministre, commença ses travaux sous le nom de : *Psychical researchers*. W. Crookes demeura toujours leur collaborateur et fut en même temps président de la « *psychical research society* ». Il était aussi Président de la société nationale pour le Progrès de la science.

Ces hommes éminents se montrèrent si zélés dans l'accomplissement de la tâche qu'ils s'étaient eux-mêmes imposée, que depuis trente ans, si ce n'est par exception dans quelques-unes des publications de la « *Psychical research society* », William Crookes ne fit absolument rien paraître depuis ses premiers ouvrages : *Recherches sur les phénomènes du spiritisme*. Le spiritisme contrôlé par la science moderne.

Sir W. Crookes au tribunal des savants.

Le xix^e siècle allait finir, lorsqu'on s'avisa de crier que M. Crookes se désintéressait entièrement du spiritisme et comprenait enfin l'erreur de ses premières années.

Ce qui fut aussitôt démenti par lui-même dans une interview qu'il eut à Paris vers 1897. L'année suivante, 1898, il revendiqua publiquement sa position première et déclara que les découvertes de ses éminents confrères, (entre autres la télépathie) lui faisaient comprendre que ses premiers travaux dans le domaine des sciences psychiques avaient eu au moins pour effet de préparer les voies.

Le discours qu'il prononça, comme président de la Société pour le progrès de la science éveilla la curiosité du monde savant. En effet, ce discours d'ouverture du Président de cette vénérable société est considéré encore aujourd'hui comme représentant le plus haut degré des progrès de la science moderne. Darwin, Eussel Wallace, Husley, Tyudall, se distinguèrent eux aussi par des discours remarquables. Darwin par exemple, lorsqu'il émit la théorie de « *L'origine des espèces* », ou Tyudall, également président d'une association britannique à une époque où le monde savant se confinait dans un matérialisme obscur, il proclame qu'il découvrirait dans les manifestations de la vie, le développement en germe de toutes les formes de la nature. On compte toujours que les présidents doivent se surpasser eux-mêmes. C'était en réalité jeter le gant aux membres de cette société et à voir qui relèverait le défi ; quand sir W. Crookes déclara, après avoir mentionné les nombreux et intéressants progrès de la science dans ses différentes parties, qu'il choisissait pour sujet « *l'étude des sciences psychiques* », passer ce sujet sous silence serait une lâcheté que je n'ai nulle envie de commettre ; aucune circonstance, continue-t-il, dans toute ma carrière scientifique ne fut plus connue du public que la part que je pris il y a quelques années dans certaines études psychiques.

Il y a déjà trente ans que je publiai un compte rendu d'expériences tendant à prouver que, en dehors de notre connaissance, il existe une force émanant d'une intelligence différente de l'intelligence des êtres mortels. Mes connaissances personnelles à cette époque s'étendaient à peine au delà du fait, que certains phénomènes nouveaux pour la science se sont réelle-

ment produits et me furent démontrés par mes propres sens, ou mieux encore, par le témoignage des faits...

Je crois voir un peu plus loin aujourd'hui ; j'ai entrevu comme un lien parmi les plus étranges phénomènes d'illusion, quelque chose comme une union entre ces forces inexplicables et les lois déjà connues. Ce progrès est dû en grande partie aux travaux d'une autre association dont j'ai aussi l'honneur cette année d'être le Président : « La Société pour les Recherches psychiques » ; si maintenant je devais soumettre ces recherches au monde savant, je choiserais un autre point de départ qu'autrefois. Je commencerais par la Télépathie : ayant comme loi fondamentale que les pensées et les images peuvent être transférées d'un esprit à un autre sans l'intermédiaire des organes connus ; que la connaissance peut pénétrer dans l'âme humaine sans lui être communiquée par aucun des moyens jusqu'alors connus ou admis.

La télépathie principe de toute communication spirite.

Ceux qui s'intéressent aux études psychiques n'ont pas oublié quelle fut la satisfaction des adhérents à la *Psychical research society*, lorsqu'un rapport publié il y a une quinzaine d'années leur apprit que nos longues études étaient enfin couronnées de succès ; que la transmission de pensée était un fait établi par la science, et que, par conséquent, la télépathie prenait son rang parmi les forces naturelles.

Je puis affirmer sans exagération que cette découverte est la base sur laquelle s'appuie notre psychologie nouvelle. Elle constitue une puissance primordiale dans l'univers ; elle comprend tout ce qui a trait au pouvoir des esprits les uns sur les autres ; aux communications sympathiques autres que des êtres encore incarnés, ou ayant déjà franchi le seuil de la vie terrestre ; à la suggestion, à la possession ; en un mot à toutes les manifestations psychiques.

Dans son livre de *la Personnalité humaine*, voici ce que dit Myers : « Encore une fois je répète (et dans l'état présent de l'esprit humain je ne saurais trop insister) que la Télépathie qui établit la loi de communication entre esprits incarnés ou désincarnés, nous permet d'entrevoir obscurément le principe le plus grandiose que la science humaine soit vraisemblablement appelée à étudier. La découverte de la télépathie nous montre toute communication possible dans l'universalité des êtres.

Si l'on croit, dit-il encore, que la prière peut être entendue, on croit à la télépathie, « à l'influence directe d'un esprit sur un autre esprit ». » Si l'on pense que la prière est exaucée, c'est donc qu'on admet qu'un esprit désincarné peut agir, si ce n'est sur les éléments ou les épidémies, du moins sur l'esprit des hommes ; c'est-à-dire sur leur cerveau.

Quatre ans avant la publication du livre de Myers, Sir W. Crookes, dans

un discours sensationnel qu'il prononça devant la British Association, en 1898, déduit de sa « Loi des vibrations » la loi naturelle qui régit, dit-il, toutes communications psychiques.

Pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas connaissance de cette table de vibrations et des principes, que M. Crookes en a tirés, nous les reproduirons plus loin en entier.

Nous croyons fermement que la psychologie nouvelle, puisque c'est le nom qu'on lui donne, réussira à transformer notre philosophie actuelle qui, après s'être consacrée à la simple recherche des faits, créera la religion des âmes, qui en est la résultante naturelle.

Dans ce discours si remarquable, M. Crookes nous disait que tous les phénomènes de la nature sont vraisemblablement une suite d'ondes vibratoires que nous apercevons partout, et il nous est démontré que ces vibrations atteignent jusqu'à 2.000 trillions par seconde, et varient par conséquent comme fréquence et comme rapidité.

Ainsi, dit-il, j'ai recours à un pendule marquant les secondes; si je double, j'obtiens en continuant les séries de degrés suivantes :

<i>Point de Départ</i>	<i>Vibrations par Seconde</i>	
Degrés 1...	2	
» 2...	4	
» 3...	8	
» 4...	16	
» 5...	32	
» 6...	64	
» 7...	128	
» 8...	256	Son
» 9...	512	
» 10...	1024	
» 15...	32768	
» 20...	1.048576	
» 25...	33.554432	Rayons électriques
» 30...	1073.741824	
» 35...	34359.738368	
» 40...	1.099511.627776	
» 45...	35.184372.088832	Inconnus
» 50...	1125.899906.842624	Chaleur } Lumière } Rayons
» 55...	36028.707018.963968	
» 56...	72057.594037.927936	
» 57...	144115.188075.855872	Inconnus
» 58...	288220.376151.711744	
» 59...	576440.752303.423488	
» 60...	1.152881.504606.846976	Rayons Roentgen ou Rayons X (?)
» 61...	2.305763.009213.693952	
» 62...	4.611526.018427.387904	Rayons du Radium (?)
» 63...	9.223052.036854.775808	

Par la table ci-dessus, on verra qu'arrivés au cinquième degré en partant de l'unité, c'est-à-dire 32 vibrations à la seconde, nous sommes dans une

région où la vibration atmosphérique se traduit à nous par le son. A 32.768 par seconde, le son cesse de se manifester à l'oreille humaine ; cependant il est probable que certains animaux plus richement doués perçoivent des sons trop subtils pour nos organes ; c'est-à-dire des sons dont le degré de vibration est trop élevé.

Après le trente-deuxième degré, les vibrations augmentent rapidement : nous arrivons aux ondes électriques, aux ondes lumineuses, à un nombre immense de vibrations à la seconde, jusqu'à ce que nous atteignons les rayons X et finalement les rayons du radium.

Les rayons du radium sont le résultat de quintillions de vibrations à la seconde ; ils sont tellement subtils qu'ils traversent tous les corps solides.

Il est cependant possible que les rayons X comme ceux du radium ne soient que les premières manifestations merveilleuses d'un monde inconnu. Peut-être aussi les ondes de la pensée, instruments de la communication entre les esprits, se rattachent-elles aux ondes du son, de la lumière et du radium ; peut-être les corps spiritualisés qui, comme celui du Christ à sa résurrection, traversent les matières solides, sont-ils aussi analogues aux corps physiques qui nous sont connus pour produire un nombre de vibrations inimaginable.

Si les communications des esprits se produisent par les vibrations dans l'éther ou dans un élément plus subtil encore, ce fait nous fournirait une explication vraisemblable de la télépathie.

Le professeur Crookes continue :

Il me semble que ces rayons constituent le véritable mode de transmission de la pensée qui, si l'on en tire les conclusions normales, suffira pour éclairer bien des côtés encore obscurs dans les sciences psychiques.

Supposons que ces rayons, même les plus nombreux, puissent pénétrer dans le cerveau et agir sur certains centres nerveux. Supposons que le cerveau renferme un centre nerveux qui reçoive l'influence de ces rayons, comme les cordes vocales celles des vibrations du son, et les renvoie au dehors avec la rapidité de l'éclair pour aller les graver sur les ganglions sympathiques d'un cerveau étranger. De cette façon au moins, plusieurs des phénomènes de la télépathie et de la transmission de la pensée d'un centre nerveux à un autre à travers l'espace, peuvent être compris comme des faits scientifiques réguliers.

Nous appellerons sensitif l'être dont les ganglions possèdent à un haut degré la faculté de transmettre ou de recevoir la communication télépathique, ou qu'un entraînement constant a rendu plus impressionnable à ces ondes rapides.

L'expérience semblerait prouver que les ganglions actifs et les ganglions récepteurs ne sont pas également développés. De semblables hypothèses ne

choquant en rien nos lois scientifiques; il devient parfaitement inutile d'invoquer en leur faveur ce qu'on est convenu d'appeler le supranaturel.

Ne peut-on pas supposer que la pensée fortement concentrée vers un être sensitif avec lequel le penseur est en rapports d'étroite sympathie, peut établir une chaîne télépathique des ondes du cerveau, grâce à laquelle la pensée peut transmettre son message directement au but visé, sans que la distance atténue son énergie.

On peut admettre aussi que notre conception vulgaire de l'espace et de la distance n'a plus rien de vrai dans ces régions subtiles de la pensée immatérielle où ces mots: « Proximité, éloignement », perdent le sens qu'on leur attribue.

C'est par la science seulement que pourra être démontrée la continuité de la vie au-delà de notre désagrégation matérielle, et c'est pour cela que M. Crookes occupe la première place au milieu des brillants esprits qui se sont consacrés à l'étude des sciences occultes. Il est le premier, comme le plus vaillant, et probablement comme le chercheur le plus génial qu'ait produit notre siècle.

Le but de notre journal est de faciliter l'étude de ces grands problèmes. Notre devoir est donc de soumettre à nos lecteurs d'Australie les découvertes scientifiques aujourd'hui si nombreuses, qui permettent d'établir le fait si important de l'existence d'un monde spirituel et de ses rapports intimes avec le nôtre.

Notre prochain article sera consacré au Dr Russell Wallace.

Traduit de l'anglais par M^{lle} M. GILLET

Le sénateur Jean Bayol et la nouvelle science

Je regrette infiniment de n'avoir pas pu assister aux obsèques du regretté Jean Bayol, car je lui aurais adressé le salut fraternel et reconnaissant des spirites français.

Jean Bayol était un des leurs; nul ne l'a dit; beaucoup de gens le savent. Je viens l'apprendre à d'autres.

Lors du Congrès spirite de 1900, notre ami monta à la tribune en grand témoin, et fit une déposition sensationnelle.

Il parla des expériences nombreuses organisées et présidées par lui dans sa propriété.

Rien n'était négligé pour que la fraude et l'hallucination fussent exclues des hypothèses.

Les *médiums* étaient les paysans à son service, connus et estimés par lui de longue date.

Les phénomènes obtenus furent merveilleux. Des enquêtes furent nécessaires à la suite de certaines communications. Elles donnèrent les résultats probants.

Il pense remplir ici un devoir en le disant, car chaque jour nous voyons augmenter le nombre des gens de haute probité et de grande intelligence comme Bayol, qui s'occupent à faire du spiritisme une science, ce qui est encore le plus sûr moyen d'en écarter les dangers.

C'est dans l'Invisible que se trouvent les causes.

Derrière les microbes, découverts par Pasteur, se trouvent les fluides, composés de microbes plus petits encore. C'est en abordant l'étude des fluides qu'on arrivera à poser les bases de cette science de l'âme qui n'existe encore qu'à l'état de psychologie rudimentaire.

Le spiritisme affirme que l'âme n'est pas une sécrétion du cerveau.

L'âme est de la matière invisible, impondérable, mais pouvant sortir du corps et y rentrer, ainsi qu'il résulte de certaines expériences.

Nos affirmations, contestées aujourd'hui encore par beaucoup, incontestables pour nous, n'apportent rien de moins que la fusion, la réconciliation du spiritualisme et du matérialisme.

Il n'y a pas d'*Esprit* :

Il n'y a pas de *matière* :

Il y a du *fluide*, tour à tour matière et esprit.

La matière et l'esprit ne sont pas des substances, ce ne sont que des modifications du fluide.

Le *xix^e* siècle est appelé à résoudre définitivement la question. Le spiritisme aura l'orgueil de l'avoir posée et nous assisterons à l'élargissement formidable et simultané de la science, de la philosophie, de la religion et de la morale.

Et l'homme sera meilleur. Et le Congrès de la Haye ne sera plus une machine qui fonctionne à vide.

ALBERT VALABRÈGUE

DISCOURS DE M. LE DOCTEUR BAYOL

MESDAMES, MESSIEURS,

Notre cher président, beaucoup trop aimable, a fait précéder mon apparition de paroles dont je le remercie. Moi qui ne suis pas un spirite, moi qui n'appartiens à aucun de vos groupes, je vais essayer d'apporter quelques

documents aux études que vous faites, études essentiellement morales, et si je suis venu aujourd'hui, je puis vous affirmer que ce n'est pas l'intérêt, que ce n'est pas l'ambition qui me pousse à prendre la parole pour vous parler des phénomènes anormaux dont j'ai été témoin, les uns d'ordre physique, les autres d'ordre intellectuel, comme un exemple de dédoublement de la personnalité qui semblerait être l'émanation d'un monde supérieur.

Je crois que l'être humain est, comme on l'a dit, composé de matière et d'esprit, et que c'est de là que vient tout le mal. Je crois que ce mélange a amené, avec la connaissance de l'état moral, un état de malaise, un état d'incertitude, qui rejaillit sur l'humanité tout entière.

Eh bien ! toutes les études que vous avez entreprises ont pour but de relever le moral humain, et je serai heureux d'apporter une pierre à l'édifice que vous voulez construire, et permettez-moi, puisque dans un milieu spirite on est comme dans une église, permettez-moi de vous dire en m'inspirant des paroles de Balzac : « Nous ne mourons pas, nous autres chrétiens, notre tombe est le berceau de notre âme. »

Les expériences que j'ai entreprises, je les ai entreprises avec un esprit absolument indépendant. Je vous ai dit hier quel était l'état de mon esprit ; je suis de ceux qui ont dans l'esprit du doute et de l'incertitude ; c'est une faiblesse et une qualité, car avec le doute on ne nie pas le progrès, on va vers lui, là où il est.

Mais quand un fait est acquis, il est définitivement acquis, et quel que soit le nom de la science qui le fait connaître, il doit être définitivement admis.

Je diviserai mes expériences en deux parties.

Toutes mes expériences datent du 1^{er} janvier 1899, au 6 septembre 1900, elles se sont passées dans ce laps de temps, comme je vous l'ai dit hier. J'ai été amené à m'occuper de ces phénomènes parce qu'un médium m'a indiqué que ma mère était malade et que j'ai pu arriver à temps pour la guérir.

Toutes les expériences que j'ai faites, je les ai faites en suivant les procédés indiqués par les maîtres du spiritisme. Allan Kardec, Léon Denis, G. Delanne.

Je suis arrivé à Arles où on m'avait parlé d'un médium qui s'appelait Michel REGARDIER, employé des chemins de fer dans les Bouches-du-Rhône, âgé de 26 à 27 ans, d'une intelligence assez vive, et ayant fait des études assez complètes ; ce médium a une faculté presque unique.

Nous avons fait ces expériences dans un endroit d'une poésie charmante qui s'appelle les Aliscamps. C'est là que sont enterrés des chrétiens disparus, dans un paysage charmant et très touchant. Il y a une église et une

vieille ferme faites avec des pierres tombales, et c'est dans une salle basse de cette ferme que nous avons fait des expériences spirites.

J'ai d'abord visité très attentivement la ferme ; la salle où nous nous trouvions était carrée, assez grande, je n'ai rien vu qui puisse présenter un truquage ; il n'y avait ni éclairage au gaz, ni électricité. J'avais avec moi deux de mes amis, avocats à Arles ; nous avons laissé cette salle telle qu'elle était, et nous avons mis une table en bois de châtaignier au milieu ; pour ne pas omettre un détail, si insignifiant qu'il soit, je dirai qu'elle était assez lourde et doublée de lattes. Nous obtînmes avec cette table tous les mouvements de typtologie.

Après avoir fait de très nombreuses expériences, il m'est venu l'idée suivante. Je me suis dit : Si c'est réellement une force, qui peut être à un moment donnée par un médium, qui sait si en découpant un morceau de bois de cette table, cet esprit, cette intelligence, ne pourrait pas s'y incarner.

J'ai refait cette expérience avec vingt esprits différents, et je dois dire que pendant un mois cette force a continué à nous aider. Chaque fois la table répondait le nom de l'esprit inscrit derrière le morceau de bois.

L'esprit de la table s'appelait Acella : c'était une jeune romaine qui était morte au moment où elle allait se marier ; les inscriptions de sa pierre tombale sont assez curieuses :

« Ici, repose Acella ma fille, son père est mort, il est heureux ; et moi sa mère, je la pleure. »

J'ai pour ainsi dire évoqué l'âme de cette morte, et c'est peut-être elle qui m'a protégé autour de la table. Nous avons obtenu les choses ordinaires.

Nous nous mettions généralement le long d'un mur et nous formions la chaîne ; je vous dirai que j'ai eu à cette chaîne M. Fleury, préfet, Général X..., des docteurs en médecine, des chirurgiens. Nous faisons à un moment donné l'obscurité ; ces espèces de créations se font toujours dans les ténèbres. Au bout d'un moment que le sujet était endormi, nous entendions un grand bruit ; la table roulait dans la pièce. C'était même très effrayant, et beaucoup d'entre nous étaient saisis par un froid intense. Puis ce froid cessait ; il semblait qu'il allait se produire quelque chose et il n'y avait rien que la table qui recommençait à rouler, puis elle frappait trois coups formidables. Nous apercevions des globes lumineux qui voltigeaient, qui se reflétaient dans les glaces, ce qui prouve qu'ils étaient objectifs. J'ai parlé à la flamme, et la flamme venait à moi ; puis elle se promenait, tout le monde l'a vue.

J'ai développé les phénomènes du jour où j'ai eu l'idée de parler à la flamme d'une façon intelligente, car poussé par une idée particulière, j'ai parlé à la jeune romaine comme si j'avais parlé à une jeune femme vivante ; elle venait se poser sur ma tête. Voilà un fait que j'affirme sur l'honneur.

J'ai essayé de photographier ces lumières, je n'ai pu en obtenir la reproduction ; j'ai vu la salle illuminée tout entière ; j'avais quelquefois 10, 12 flammes qui paraissaient intelligentes.

Je ferai remarquer que j'ai obtenu ces phénomènes par le mouvement de la table, mon sujet n'était nullement en transe, et je puis assurer qu'il n'y avait pas là de truquage. Avons-nous été hallucinés ? Nous avons été quelquefois dix-neuf, et je crois qu'il est difficile d'halluciner un vieux colonial comme moi.

J'arrive aux expériences beaucoup plus intéressantes d'Eyguières. Pour plus de clarté, je vais diviser mes expériences de la manière suivante :

1^o Lévitiation, 2^o Apports, 3^o Matérialisation, 4^o Écriture directe, 5^o Pénétration de la Matière.

Permettez-moi de vous présenter mes médiums, je puis dire que je suis favorisé ; à Arles, j'en ai eu qui n'ont produit que des lumières.

Chaque médium a un genre particulier qui dépend de sa conduite et de son genre de vie.

A Eyguières, j'ai deux braves garçons qui, sans se faire payer, sans accepter aucune rétribution, veillent quelquefois jusqu'à deux heures du matin, que j'ai toutes les peines du monde à renvoyer, et qui après se lèvent à cinq heures du matin.

L'un est garçon de voitures, l'autre est garçon boulanger. Les deux autres sont deux femmes, l'une est une couturière que je crois paresseuse, l'autre est une enfant qui ne sait ni lire ni écrire. La supercherie, je l'ai cherchée, je suis très méfiant et je n'ai pas pu la trouver.

En outre, j'ai fait ces expériences chez M. Faillant, le propriétaire d'un hôtel et dans une salle qui est très grande. Dans cet hôtel il y a quelquefois du bruit, et malgré cela j'ai eu des résultats.

Les cas de lévitation en pleine lumière sont très nombreux, je vous parlerai du cas suivant : nous procédions avec des petites tables, mais aussi avec la table de la salle à manger de l'hôtel. Nous mettions les mains sur cette table qui pèse 110 kilogs, et malgré cela la table se soulevait. Je demandais à la table de vouloir bien nous indiquer par des coups frappés, le moment précis où nous devions commencer et je faisais lever les mains à tout le monde. *J'affirme que plus de cent fois la table s'est levée.*

J'arriverai à un autre genre de phénomènes. Un jour je fis une expérience dans l'obscurité. Nous étions les médiums Durand, Glatier et moi. Nous ne savions pas bien ce que c'était qu'une séance d'obscurité : tout à coup, Glatier qui est très nerveux et un peu peureux, s'écrie : A moi ! J'étends la main, il n'était plus auprès de moi, mais à quatre mètres. La porte était ouverte, j'aperçois une forme fantômale, je me précipite et Glatier tombe dans mes bras.

Un jour Glatier était avec moi, la table s'est éloignée ; tout à coup il me dit : « Regardez mon pied. » Il remuait. Tout à coup, il fut entraîné par une force invisible et poussé à côté de moi et il a fait tout le tour de l'appartement. Il a fallu le démagnétiser, car il avait une peur très grande.

Maria Fabre a été projetée sur sa chaise, remise dessus, et la chaise a fait le tour de la pièce d'une façon rythmique. Attribuez ce fait à ce que vous voudrez, je l'affirme.

Mon médium Durand est un malheureux garçon qui a la jambe gauche absolument atrophiée, par conséquent, il marche avec des béquilles et ne peut pas du tout faire un mètre sans elles ; eh bien ! dans une séance il a été soulevé sur ses talons, et comme je l'avais averti de ne pas avoir peur, il a été projeté à quatre mètres.

En demi-lumière, c'est-à-dire la porte étant ouverte et pouvant contrôler ce qui se passait, nous avons posé une mandoline sur une table où il y avait seulement un médium qui était Glatier ; on avait enlevé de la mandoline le mediator. Eh bien, la mandoline a joué toute seule ; l'esprit a dit s'appeler Gounod et je me suis demandé si dans ce cas-là ce n'était pas le corps astral qui jouait.

Dans une autre séance, non seulement elle a joué un air religieux, mais encore un autre sur lequel j'avais fait des paroles provençales.

La question des apports est une chose très intéressante, je ne sais si tout le monde a été favorisé comme moi, mais j'en ai eu des quantités.

1° En lumière, c'est-à-dire la porte étant ouverte et permettant de contrôler, mon médium Glatier étant à la table, Durand étant dans un coin de la chambre, il m'est tombé deux feuilles de laurier.

L'expérience des apports dans l'obscurité a été formidable, car j'en ai eu beaucoup, mais j'ai eu surtout une séance bien curieuse. Pendant la plus grande partie de mes expériences, j'ai toujours eu affaire à des médiums à l'état de veille. Mais, sur la fin, je suis arrivé non pas à endormir mes médiums, jamais ils n'ont voulu être endormis. Eh bien, la table m'a dit : Je vais les endormir.

Tout à coup, l'obscurité étant faite, mes médiums s'endorment, l'un était en état de somnambulisme, l'autre en état de catalepsie.

Le premier parlait une langue que je crus être le russe, puis l'italien, puis le français. Nous avons eu l'expérience suivante : le médium somnambule crut avoir une vision, il me décrit l'esprit d'une personne, c'était Acella, et il la voyait jetant des roses, il ajouta : « Tu trouveras dans la poche gauche de ton pardessus des roses. »

En arrivant, j'avais mon pardessus sur moi, au début de l'expérience, je l'avais placé à deux mètres de l'endroit où étaient les deux sujets. J'ai éteint et quand les trois coups ont été frappés, les médiums étant encore endor-

mis sur le canapé, je rallumai et j'éveillai les médiums. Glatier me dit : C'est curieux, j'ai fait un rêve où je voyais une personne jeter des roses. Je priai un de mes amis, M. Taillot, de prendre mon pardessus, ma poche gauche était pleine de pétales de roses. (Suspension de la séance pendant cinq minutes).

Permettez-moi tout d'abord de vous remercier de votre attention ; je vais essayer de vous donner la suite de mes expériences dans les termes les plus clairs.

Voici un cas qui n'a pas encore été signalé dans les annales du spiritisme : il est arrivé à Eyguières, le 26 mai 1899 ; nous étions dans un petit pavillon ; on se voyait un petit peu et on pouvait distinguer toute la pièce.

C'était tout à fait au début de nos expériences, les jeunes gens n'y croyaient que très modérément, moi je n'étais qu'à moitié convaincu. Il est bien entendu que dans toutes nos expériences, je ne faisais ni évocations, ni prières, je ne pensais à rien. Ce qui se produisait était indépendant de ma volonté, et les phénomènes se produisaient comme ils le voulaient.

Donc, nous ne pensions à rien, nous nous sommes mis autour d'une table, il y avait là le médium Durand, un nommé Jobert et différentes personnes. La table nous avertit qu'elle va toucher quelqu'un et voilà tout à coup Durand qui se met à crier et à demander qu'on allume la lampe. Très effrayé, il découvre son bras gauche et dit qu'il a éprouvé une sensation de piquûre très sensible. En effet, à la partie supérieure gauche de son bras se trouvait une ecchymose. Je fus obligé de le calmer, mais, chose remarquable, il n'y avait ni trace de brûlure sur le drap, ni trace sur le linge.

Une seconde fois encore, il fut touché et fut très effrayé ; c'est un cas extrêmement curieux.

J'arrive à l'écriture directe ; je ne parle pas de l'écriture des médiums qui ne savaient pas écrire (je l'ai cependant obtenue avec un autre médium, Séraphine Vanucci) mais je vais vous citer deux cas où ayant une ardoise et un crayon placé à côté, j'ai obtenu de l'écriture. C'était du grec, l'esprit disait s'appeler Eole et être une grecque ; voici deux mots :

ἰσσο νεγασου
τι θεμι αυτος

Il était permis à mon garçon boulanger de ne pas savoir ce que cela voulait dire.

Maintenant, vous avez ici, à l'exposition, des moulages très intéressants ; ce sont, pour ainsi dire, des projections de l'image ; c'est certainement la personne qui a produit sa tête astrale qui est venue se mouler ; eh bien, les expériences de paraffine que j'ai obtenues (et demain je déposerai au musée deux plaques de paraffine), sont d'une nature essentiellement différente et

qui me prouveraient que ce n'est pas seulement l'astral; je crois qu'il y a encore quelque chose de mieux, une force consciente, invisible.

Nous faisons l'obscurité, mais la table, auparavant, nous donne les indications suivantes :

« Vous prendrez un vase, vous mettrez de l'eau chaude, vous verserez de la paraffine vive. » Nous avons suivi ce conseil. Nous laissons à la table le médium Glatier, et le plat où était la paraffine à une distance de deux ou trois mètres. D'un autre côté, nous avons répandu du sable entre le vase et la table. Au bout d'un quart d'heure, la table frappa trois coups; nous ralumâmes et nous vîmes que la paraffine était solidifiée, mais il y avait en relief l'ébauche d'une tête, et la table nous avait dit : Je veux faire une tête.

Voilà ce qui m'étonne : si dans la paraffine vous mettez le doigt, vous obtenez un trou; dans toutes les expériences faites, soit en France, soit à l'étranger, on a obtenu des creux, comme si le corps avait plongé dans la paraffine, mais ce cas est excessivement curieux, parce qu'il aurait fallu que le corps passât par en dessous. J'ai eu, bien entendu, des empreintes de main dans de la farine, dans du sable; mais j'ai eu un jour ceci : la table nous a dit : « Je vais vous donner mon portrait »; nous avons mis de la paraffine dans un vase, et nous avons assisté à un véritable concert. Il n'y avait qu'un médium, Glatier; nous étions tous les uns auprès des autres et nous avons entendu des mouvements rythmiques; tout à coup, la table frappa trois coups et nous avons eu un portrait fait à l'emporte-pièce. Il semblerait que quelqu'un avait mis son moule dans la paraffine, l'avait laissé soulever et l'avait retiré en laissant un portrait extrêmement curieux.

Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que nous l'avons eu dans de la farine, dans de la paraffine avec de l'eau, et ensuite sans eau. Il y a donc là un esprit de logique.

Je veux terminer en vous entretenant de la pénétration de la matière, et je vous décrirai mon médium parlant et mon médium voyant.

La pénétration de la matière a été étudiée et racontée par beaucoup d'autres avant moi.

Je divise mes expériences en deux parties, l'une très amusante, l'autre très sérieuse.

Quand nous commencions nos expériences, les dames nous disaient : Messieurs, vous devez être capables de faire passer un mouchoir dans un panier. Et alors elles allaient chercher un panier qu'on plaçait sur la table; on fermait ce panier en l'entourant de cordes et en faisant des nœuds plus ou moins compliqués. Ce n'était pas long; la table frappait trois coups, et on trouvait le mouchoir dans le panier. Il y a quelques jours que M. Gaillard l'ancien député, m'a fait l'amitié de venir à Eyguières pour contrôler ces expériences. La table a dit : Prenez une boîte en fer-blanc. Nous avons pris

cette boîte qui pouvait avoir 20 centimètres de long, sur 10 de large. Elle se fermait très bien ; on l'a ouverte en pleine lumière ; on a constaté qu'il n'y avait rien.

Quand elle a été bien fermée, je l'ai entourée d'un grand papier, puis nous l'avons scellée à la cire avec une pièce de cinq francs. A ce moment là, j'ai fait faire l'obscurité ; les trois médiums étaient à table. La table a demandé une carte de visite. J'ai demandé si quelqu'un en avait une ; M. Gaillard l'a donnée ; on l'a mise à plat sur la table et assez loin de la boîte qui était fermée avec un soin extrême. Nous avons attendu quelques minutes ; la table a frappé trois coups ; nous avons prié un de ces messieurs de vouloir bien contrôler l'intégrité des cachets et du papier et d'ouvrir la boîte, il y avait dedans la carte pliée en deux, et en plus elle portait ces mots :

Salut ! Apôtre

J'ai eu aussi beaucoup d'expériences, dont une particulière qu'il m'est interdit de raconter, mais il y en a d'autres extrêmement curieuses.

Je vais vous parler de mes médiums endormis malgré moi ; quand ils étaient endormis, ils parlaient un langage inconnu ; je n'ai jamais pu savoir ce que c'était. Il me semblait que c'était une prière. Cela se terminait par le mot suivant : Marcalachi.

J'ai demandé à la table ; elle m'a répondu que cela voulait dire : Obéis !

J'ai vu une chose extraordinaire ; pendant que Durand était endormi, dans un état de somnambulisme il voyait très bien l'esprit, qu'il m'a décrit à plusieurs reprises.

Un jour, j'ai été touché plus de sept fois, et la voix de Durand me disait : « Tu n'as pas peur, c'est bien ». J'étais donc environné par l'invisible. J'ai perçu un grand mouvement d'une colonne d'air devant moi, et la table m'a dit d'allumer ; je l'ai fait et j'ai trouvé Durand au bout de la pièce, couché les bras en croix et en état de catalepsie. Notre expérience a été faite le 6 septembre ; c'était pour me faire leurs adieux que les esprits se sont donné rendez-vous. Il était 10 h. 1/2 du soir, nous étions une douzaine de personnes ; on nous avait recommandé de faire un rempart de tables en marbre pour séparer les médiums de nous.

L'expérience se divise en deux parties : dans la première, il m'a été demandé d'apporter sept clefs et de faire une croix de Saint-André. Par ordre, les médiums ont quitté la table et se sont mis l'un à droite, l'autre à gauche, l'autre dans le fond. La table a marché en pleine lumière ; elle a roulé dans l'obscurité et a frappé trois coups, et nous avons trouvé une feuille de laurier recouvrant la croix faite avec les clefs.

Les médiums Durand et Glatier étaient restés, ils avaient été endormis

par la table ; ils ont marché dans l'obscurité et la voix de Durand m'a dit : « Écoute ce qu'il va dire », et Glatier a fait les vers suivants :

Mais, de quel pays êtes-vous donc, ô déesse brune, que vos yeux sont si pleins de rayons ; vous qui êtes plus belle que la plus belle femme de cette terre.

Mais dites-moi quand ils pourront vous voir ceux qui sont là et qui passent leur temps à vous admirer.

Pourquoi dirigez-vous votre course vers le ciel, vous qui êtes la source divine de mes plaisirs ? Dieu, puisque vous êtes si belle, pourquoi maintenant comme un nuage disparaissiez-vous ? [Marcalachi]

Et alors, le médium a regagné sa place et s'est mis à pleurer. Je trouve ces phénomènes excessivement curieux.

J'ai vu ce cas où je faisais pleurer à volonté un des sujets endormis, pendant que l'autre riait.

Et fait plus curieux encore, toutes les fois que Glatier touchait la table, il pleurait, et toutes les fois que Durand y touchait, il riait.

Mesdames et Messieurs, je vous remercie de l'attention que vous m'avez prêtée. Vous verrez quel est le résultat des faits que je vous ai racontés, et s'il y a des forces conscientes ou inconscientes, qui gouvernent le monde visible et le monde invisible.

Quant à moi, je ne crois qu'à la raison, et c'est pour cela que j'espère voir un jour l'aurore de l'époque où nous n'aurons plus aucune crainte du ridicule et où nous sortirons des limites de la science qui croit tout savoir. Je vous le disais hier, nous ne sommes très probablement qu'un rayon lumineux de la pensée infinie (*Applaudissements répétés*).

MESDAMES, MESSIEURS,

L'éloquent président de votre Congrès m'a rappelé une promesse que j'avais faite de venir prendre la parole devant vous, pour vous raconter quelques expériences que j'ai pu voir, que j'ai pu constater en m'entourant de toutes les précautions possibles.

Si j'ai tenu à prendre la parole dans le Congrès spirite, c'est parce que je crois que le chemin de la vérité est droit, et que je ne crois pas qu'il soit interdit à l'être humain d'essayer d'approfondir les mystères, quels qu'ils soient.

Je vous exprimerai un regret, c'est que dans une réunion comme celle-ci, où il n'y a que des gens désintéressés, je suis étonné de ne pas voir ici un représentant officiel de la science, pour faire la critique et témoigner de la sollicitude du monde officiel envers vos travaux.

Eh bien, puisqu'il y en a en France une chose formidable, qu'il y a un monstre terrible qui fait peur aux Français et qui s'appelle le ridicule, vous

permettez à un vieux colonial comme moi, vous me permettez, dis-je, de le braver. Je finis par m'intéresser à tout ce que vous faites, mais je vous assure que je n'apporte ici ni intérêt, ni vanité. (*Applaudissements.*)

Je suis convaincu que j'ai raison et que je ne dois pas avoir peur de dire la vérité ; voilà pourquoi je vous raconterai demain les expériences typiques que j'ai vues ; je ne sais si elles vous prouveront quelque chose, parce que j'ai toujours mon éducation scientifique qui me fait douter ; je ne sais pas si je détiens la vérité ; vous examinerez, vous réfléchirez et vous vous direz : Sommes-nous en présence de plusieurs faits, ou bien sommes-nous en présence d'un seul, dédoublement d'un médium, ou addition à la conscience du médium ?

Voilà pour moi le problème excessivement troublant qui doit passionner les maîtres de votre Congrès. Et à ce propos, permettez-moi de vous le dire : hier j'entendais un des doyens de votre science, présent ici, qui disait : le Magnétisme est le fondement, c'est la base sur laquelle toutes les sciences doivent s'appuyer, si vous voulez construire cette maison immortelle qui s'appelle l'expérience.

Eh bien ! Durville a raison ; j'ai étudié le Magnétisme sous toutes ses formes. J'ai regardé, j'ai touché, j'ai voulu voir et je crois que c'est là qu'il faudra chercher, car les attributs de l'intelligence ne sont nullement connus et nous avons devant nous un immense champ ouvert à l'expérimentation.

Je vous apporterai mes expériences ; vous les vérifierez, mais aujourd'hui, je vais vous dire comment je suis arrivé à m'intéresser à ces questions.

D'abord, pour m'instruire, il y avait le Dr Moutin que m'avait indiqué M. Boirac : j'y suis allé ; j'ai assisté ensuite à ces expériences que fait M. de Rochas sur l'Extériorisation de la sensibilité.

Me trouvant seul, j'ai essayé de faire mouvoir une table ; j'ai dirigé moi-même, j'ai poussé cette table ; c'est vous dire que je n'étais pas très bien disposé pour les phénomènes spirites ; cependant, je me suis trouvé, quelque temps après, dans une très modeste maison, et là une femme pauvre, qui se disait médium à incarnation, m'a donné un renseignement qui me permit d'arriver à temps pour sauver ma mère ; de là ma reconnaissance.

Après cette expérience, je suis allé dans le Midi et il m'a été donné pendant des mois d'avoir les manifestations les plus complètes, les plus intéressantes. Je le répète, bien que je dise faire profession de foi spirite, ou en tout cas spiritualiste, je me réserve encore. J'ai refait toutes les expériences spirites sans exception ; j'ai fait des expériences dans l'obscurité, des expériences de lévitation en pleine lumière, avec et sans contact ; je les ai obtenues, le médium n'étant nullement entransé ; j'ai obtenu l'écriture directe faite en langue grecque par un garçon boulanger ; j'ai obtenu des vers latins ; enfin, j'ai obtenu, mon médium étant entransé, une communication

dans une langue qui m'est inconnue, et qui paraît être du sanscrit. Le dernier mot était toujours marchalachite?

Je crois qu'il y a de quoi intéresser tous les groupes de votre Congrès. En terminant, permettez-moi de vous raconter une histoire.

Quand j'étais gouverneur du grand Bassam, il me fallut obéir à des ordres, il me fallut faire la guerre à des noirs dans les lagunes.

Nous arrivâmes à bord d'un navire, envoyé au-devant de nous, avec deux ou trois prisonniers; l'un d'eux, mal surveillé, se précipita dans les lagunes. Nous le fîmes poursuivre et le malheureux se noya. Il me vint à l'idée de demander à mon interprète : « Vous voyez cet homme? Il est mort ; — Oui — Eh bien, qu'est-ce qu'il est devenu? Qu'est-ce qu'il fait? » — « Maintenant, dit-il, (c'était l'heure du coucher du soleil) il ne fait rien, le soleil va se coucher, les bureaux sont fermés — Où va-t-il? Il va aller dire bonjour aux caïmans — Et après? — Au jour, il ira voir Dieu, il arrivera vers les huit heures, à l'ouverture des bureaux. — Et qu'est-ce qu'il lui dira? — Il lui dira bonjour, et comme il est brave, il n'attendra pas longtemps ; et alors il verra tout, il regardera tout et surtout du côté de la colonie anglaise ; ici, nous n'avons que des villages, mais la colonie anglaise a des villes plus importantes, et il regardera surtout s'il n'y a pas la femme d'un brave négociant et il demandera à Dieu, s'il ne pourrait pas devenir l'enfant de cette femme, parce qu'il veut de l'avancement. »

J'ai trouvé que dans cette chose si touchante, il y avait là certainement des éléments de ce que vous pensez, vous autres qui croyez qu'il existe peut-être quelque part une île fortunée où les races et les fleurs ne se flétrissent pas, et que la pensée humaine est bien le rayonnement d'une pensée divine et je vous engage à garder cette espérance, car cette espérance fait vivre et rend heureux. (*Applaudissements*).

JEAN BAYOL

Pour copie conforme,

ALBIN VALABRÈGUE.

Aurore d'une civilisation morale

D'aucuns dont les conceptions sont pacifistes et humaines, se plaignent de la cruauté du présent et inclinent à croire au néant de tout effort qui a pour but de transformer l'humanité. Ils s'effraient du sang et des larmes que coûte le plus léger progrès. L'individu change peu, à leur avis, restant au fond cette bête de proie qui s'approprie aux dehors d'une prétendue civilisation et substitue la ruse à la force. Que les circonstances le libèrent, soit sur le champ de bataille, soit dans les milieux lointains de l'expansion coloniale,

le fond meurtrier réapparaît. La convoitise et la haine sommeillent dans les cœurs ; l'occasion ou le moindre froissement les réveille, l'impunité les débride. La lutte fratricide des intérêts divise les enfants d'une même patrie et la guerre, plus destructive que jamais, fauche par milliers des vies jeunes et vigoureuses, alors que notre monde, ô ironie, déplore la dégénérescence des races.

Dans les villes, la corruption grandit et s'étale sans vergogne ; partout, dans le livre, au théâtre, aux vitrines, on exploite la sensualité. Et c'est une surprise pour qui réfléchit que tant de passions, aguichées par toutes les tentations modernes, ne parviennent pas à dissoudre les sociétés.

— Voilà précisément la meilleure réponse aux doléances des pessimistes. Notre résistance morale s'est accrue. De même que la jeune femme se garde plus malaisément dans le luxe et le sourire des villes où elle jouit de plus de liberté que sous les regards ombrageux de la médiocrité campagnarde ; de même les vertus sont autrement méritoires au sein de notre âge d'or économique, dont les merveilles auraient fasciné nos misérables ancêtres.

Notre sensibilité est plus fine et plus intelligente. La plupart des hommes craignent de faire souffrir, et cette bonté sert de mesure à leurs instincts. Les rapports sociaux imposent plus de ménagements ; il règne une sorte d'opinion moyenne de l'honneur qu'on ne heurte ni volontiers, ni impunément. Mais où apparaît clairement l'adoucissement des mœurs, c'est dans la naissance et le développement d'œuvres toujours plus nombreuses de protection et de préservation sociales. Les sanatorias et les dispensaires de tuberculeux, les ligues en faveur de l'enfance, de la jeune fille, les colonies scolaires, les patronages de tous genres, réalisent des formes plus délicates de la bienfaisance et sont comme les signes d'une orientation nouvelle. Le même mouvement d'avant-garde se dessine par ailleurs. La médecine évolue dans le sens de l'étiologie et de la prophylaxie ; elle espère plus de l'hygiène des milieux et de l'esprit de prévoyance général que de la thérapeutique individuelle. L'école prenant de plus en plus contact avec la vie ambiante, s'inquiète davantage de la formation du cœur et des caractères. Elle reconnaît qu'il ne suffit pas d'utiliser les intelligences pour les triomphes matériels, qu'il importe autant, dans nos sociétés policées, de cultiver les penchants altruistes, d'aviver le sentiment de l'étroite solidarité qui unit les individus et les groupes sociaux. Ces tendances rénovatrices se sont affirmées dans tous les derniers Congrès internationaux de Liège, où a passé comme un souffle d'espérance. On dirait qu'une pensée d'unité cherche à se faire jour, que ces organismes épars sont en marche vers un même but, qu'ils se rejoindront bientôt pour former une puissante ligue offensive et défensive contre les lois d'airain de la nature et du champ de bataille économique.

Les sociétés qui propagent ce mouvement de pitié et de solidarité humaine rencontrent partout mille encouragements. Des protecteurs illustres leur offrent leur appui moral et financier ; les comités d'action, et parfois de représentation, se composent des plus grands noms de la noblesse, de la politique, de la finance. Combien cette tâche paraît aisée cependant, en regard de la mission que M. Antoine a eu le courage d'assurer au cœur des idées ouvrières (1). Il a fondé une société spirite dans des vues toutes chrétiennes, résolu à négliger les manifestations physiques et les médiumnités bruyantes dont, ailleurs, on s'occupe un peu trop. Il aime mieux former des caractères. Il détache du cabaret et fortifie la vie de famille. Il détourne les esprits de la guerre des classes et des préoccupations utilitaires pour les aiguiller vers l'étude des problèmes intellectuels et moraux. Il habitue les adeptes à réfléchir sur les obstacles de chaque jour, enseignant la résignation, qui est à la fois une noble vertu et un acte de bon sens ; il leur conseille partout et toujours, par la parole de l'exemple, la réforme de soi qui est bien la question primordiale dans l'amélioration des sociétés. Les fidèles se réunissent dans leur temple trois fois par semaine : deux soirées sont consacrées à la lecture et aux instructions pratiques que suscitent des questions variées précises et surtout vivantes, puisque l'activité quotidienne les suggère. Dans la matinée du dimanche a lieu la moralisation des esprits qui se communiquent par l'intermédiaire de médiums écrivains. Le silence recueilli qui règne dans cette assemblée de chrétiens est véritablement émouvant, et cette émotion grandit quand l'expérience nous révèle qu'il ne s'agit en rien d'idées toutes platoniques et que nous avons affaire à un intense foyer d'énergie morale. Les fidèles sont agissants. Ils pratiquent le bien avec émulation. L'ardeur que d'autres dépensent pour des joies frivoles et passagères est donnée tout entière à l'acquisition des vertus qui fondent le vrai bonheur. Ces cœurs dévoués honorent M. Antoine comme un père ; ils l'entourent de la plus vive affection. C'est l'unique et douce récompense de cet homme de bien qui, loin de bénéficier des encouragements du monde officiel et du respect sympathique des honnêtes gens en place, n'a guère récolté jusqu'ici que sourires, indifférence ou dédain.

Faut-il s'en étonner, puisque, de son vivant, toute vraie grandeur a été méconnue ?

F. DELCROIX.

(1) M. Antoine dirige la Société spirite : les Vignerons du Seigneur, qui comptent des milliers d'adhérents en Belgique. Il vient de publier un livre de questions et de réponses, travail collectif des adeptes et de leur chef. Ce livre est intitulé : *Enseignement*, par Antoine le guérisseur, de Jemeppe-sur-Meuse.

Délibération de la Société spirite de Corfou

La Société Spirite de Corfou, dans sa première séance solennelle, envoie à ses frères du Monde entier le salut de l'Amour et de la Paix.

Cette Société, la première fondée dans la Patrie de Platon et de Socrate, espère que sous la haute protection de Dieu, elle pourra utilement travailler pour la propagation des grandes vérités du Spiritisme, lesquelles renforcées par les corollaires de la Science Expérimentale, forment la base sur laquelle s'élève grandiose et joyeuse la Foi Chrétienne.

Corfou, le 5 octobre 1905.

LE COMITÉ PROVISOIRE :

Le Président,
P. MENELAO

Le Secrétaire,
M. E. LANDOS

Le Trésorier,
A. ROMBOTIS

Bulletin des Sommaires

Mai-juin 1905. — *Bulletin de l'Institut Général Psychologique*. — Les problèmes de la biologie, par Yves Delage. — Énergie et pensée, D^r Paul Sollier. — Lecture de la pensée par un procédé nouveau d'enregistrement des contractions automatiques de la main, R. d'Allonnes. — Les douleurs occipitales au cours des fatigues oculaires, D^r Pierre Janet. — Évocation motrice d'une image verbale perçue avant le développement du langage, Paul Sollier. — Les membres fantômes chez les amputés délirants, D^r Marie et Madeleine Pelletier.

16-30 octobre 1905. — *La Paix Universelle*. — La Fégatothérapie, Ernest Boie. — Le somnambulisme naturel, Isidore Leblond. — L'Humanité et le Spiritisme, traduit par M. X. — Réalité : vision ou rêve, A. Bouvier. — L'intelligence d'une table et la réincarnation, A. B. — La légende de la Turbie, Mab. — Extériorisation de la pensée, Gabriel Delanne. — Congrès de l'humanité.

Août 1905. — *Les Temps Meilleurs*. — Un nouveau Sacerdoce, Lessard, P. Verdad. — L'État de Conscience, J. Bearson. — Problème de Sociologie, Annie Besant.

Septembre 1905. — *Revue Théosophique Française Le Lotus Bleu*. — Le Problème social, Revel. — La Généalogie de l'homme, Annie Besant. —

Végétarisme et Occultisme, C. W. Leadbeater. — Sur le libre arbitre, Juliette Hervy. — Échos Théosophiques *Revue des Revues*, A. Courmes.

Septembre 1905. — *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*. — Les matérialisations de la villa Carmen, Gabriel Delanne. — Essai sur le phénomène de la désincarnation, Sophie Rosen Dufaure. — Les expériences de la Société Psychique de Nice, F. Breton. — L'assassin et le sauveur, J. Chapelot. — Trois séances avec le médium Charles Eldred, par Charles Letord. — Le bonheur individuel et social, P. Delcroix. — Idées de Spinoza sur Dieu et le Catholicisme, Isidore Leblond. — Les Phénomènes Spirites, Robert H. Russel-Davis. — Le Spiritisme dans Plutarque et Tertullien, R. D. — Les précurseurs du Spiritisme, André Pezzani. — Étude critique des séances du médium Barley.

Octobre 1905. — *L'Écho du Merveilleux*. — Photographies de spectres, H. de Rauville. — Reportage dans un fauteuil, George Malet. — Étude sur les régions d'air et de feu, Nébo. — Médiums et voyants, M^{me} Louis Maurecy. — M^{me} de La Croix. — La Boîte aux faits. — Une vision à distance, Launey Mallet. — Coïncidences et télépathie, L. B. H. — Le merveilleux dans les mémoires du Marquis d'Argenson, Timothée. — Comment je devins Spirite et comment je cessai de l'être, L. C.

15 octobre 1905. — *La Vie Nouvelle*. — Ames des bêtes et vivisections, D^r Foveau de Courmelle. — Souvenirs et Problèmes Spirites, Claire G. — Apollonius, D^r Bécour. — Le Paludisme, O. Courier. — Le Féminisme rationnel, Lydie Martial. — Les tristesses du Congrès de la tuberculose, O. Courier. — L'Art et la Science des Souffles, E. Bosc. — Le respect professionnel, O. Courier. — Glossaire des Termes de la Kabbalah Hébraïque et Messianique, Jean Darlès. — La Psychologie devant la Science et les savants, E. Bosc. — Feuilleton, Thomassine, M^{me} Ernest Bosc.

Août 1905. — *Annales des Sciences Psychiques*. — Étude critique sur l'apparition de Presbourg, D^r Ch. Richet. — Perceptions psychiques et animaux, E. Bozzano. — Un cas émouvant de prémonition dans la République de Saint-Marin. — Comment opère le médium M. Pepper. — Le Mouvement Psychique.

15 octobre 1905. — *La Vie d'Outre-Tombe*. — La portée morale du Spiritisme. — O. Henrion à Pont-à-Celles. — Le révérend Minot Savage et le Spiritisme. — Alfred de Musset. — Communication.

15 octobre 1905. — *Le Messager de Liège*. — Le médium Fred Evans et l'écriture directe des esprits avec photogravures. — Spiritisme. — L'Esprit de la victime est venu faire connaître son assassin. — Napoléon superstitieux. — Le matérialisme et la science.

Juillet 1905. — *La Tribune Psychique*. — L'ivraie et le bon grain,

Paul Grendel. — Une soirée chez M^{me} Næggerath, L. de Faget. — Faits biologiques et cliniques, D^r Lux. — A Dieu seul, D^r Bécour.

Août-Septembre 1905. — *Revue du Spiritualisme Moderne*. — Histoire d'une âme à travers l'espace, D^r H. de Farémont. — La Survie, L. Chevreuil. — Le problème du libre arbitre, J. Hervy. — Les effets et les causes, Beaudelot. — L'antipathie, Zhora. — Discours sur les Progrès et la situation actuelle du Spiritisme, Léon Denis. — A travers le monde, l'idée spiritualiste, Francine de Mauges. — Faut-il étudier le Spiritisme, Pr. Ch. Richet. — L'éducation humaine, Lydie Martial.

Octobre 1905. — *Le Progrès Spirite*. — Le Spiritisme devant la conscience, L. de Faget. — Philippe le magicien, *Journal le « Matin »*. — Correspondance, un Facteur des postes de la Creuse. — Les religions et la religion, Dechaud. — L'Actualité, un mauvais rêve, Lucien Boissenet. — Le suicide, L. de Faget. — Le Sphinx Rouge, Han Ryner. — Episode mystérieux dans l'Hinterland-est-Africain. — Un apport vieux de 40 ans.

Septembre 1905. — *Revue du Monde Invisible*. — La force nerveuse et les phénomènes merveilleux, Mgr E. Meric. — Crises hystériques et crises démoniaques, Boismorand. — L'Alchimie, G. Bois. — Phénomènes de perception à distance, X. — Ascétisme et Mysticisme, Mgr Puyol. — Louis XVI, et les médecins, L. Picard. — Pemphigus Hystériques, Raymond. — Tribune de nos lecteurs.

Nous avons reçu également nombre de publications très intéressantes dont les noms suivent :

Mercure de France. — L'Initiation. — La Résurrection. — Revue de l'Hypnotisme. — L'Étincelle. — L'Indépendant Français. — Le Messager des Ardennes. — Le Petit Messager Belge. — Le Journal du bien public. — Bulletin Abolitionniste.

CONFÉRENCES DE LÉON DENIS DANS L'OUEST ET LE SUD-OUEST

M. LÉON DENIS fera, le mois prochain, une série de Conférences sur le spiritisme.

Voici les principales étapes de son voyage :

Vendredi 1^{er} décembre au Mans, salle des Concerts de l'hôtel de ville, à 8 h. 1/2.

Vendredi 8 décembre, à Cognac, salle des Conférences, à 9 heures.

Mercredi 13 ou jeudi 14, à Montauban, salle de l'hôtel de ville.

Dimanche 17, à Carcassonne, salle de l'hôtel de ville.

Vendredi 22, à Béziers, salle de l'hôtel de ville.

Après la période des fêtes, M. L. Denis reprendra sa tournée en sens inverse pour faire à Béziers une deuxième conférence, ensuite deux à Toulouse et probablement une à Bordeaux.

CONFÉRENCE GABRIEL DELANNE

Le dimanche 3 décembre prochain, à 2 heures précises, notre ami, M. *Gabriel DELANNE*, fera, à la salle des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, Paris, une conférence sur « La matérialisation des Esprits ».

M. AUBERT, médium musicien-pianiste, prêtera son concours.

ENTRÉE GRATUITE

Les cartes sont à la disposition des amis et des personnes qu'intéressent les Recherches psychiques :

Au siège de la Société française d'Étude des phénomènes psychiques, 57, rue du faubourg Saint-Martin, Paris.

Et aux bureaux de la *Revue spirite*, 43, rue Saint-Jacques, Paris.

LE HALO

Sonnet

La lune, le soleil et les grandes planètes
Ont une poudre d'or qui forme leurs halos ;
Un feu jaillit autour de ces astres éclos ;
De cercles lumineux leurs couronnes sont faites.

Pareils sont les savants, les artistes poètes,
Dont rêves et pensers sont les sublimes lots ;
De leurs fronts créateurs, la clarté coule à flots
Comme autour de Jésus, des saints et des prophètes.

Ainsi, quand l'âme humaine, à l'immortel flambeau
A fini dans le corps sa terrestre carrière,
Son doux rayonnement prend un lustre plus beau

Sous son revêtement de subtile matière :
Regardez ! le halo divin de sa lumière
Apparaît sur la mort et la nuit du tombeau.

Paris, novembre 1905.

JULIEN LARROCHE.

CORRESPONDANCE

Nous nous faisons un plaisir de rappeler que M. Jean ROUXEL, auteur de *Mon chemin de Damas*, abandonne au profit de la Crèche spirite de Lyon, ses bénéfices d'auteur sur cette brochure.

BIBLIOGRAPHIE

Nous sommes heureux d'annoncer l'apparition du *Voile d'Isis*, sous la rédaction en chef de notre confrère Étienne Bellot et sous l'habile direction du Dr Papus.

Ce premier numéro contient des articles qui ne manqueront pas d'intéresser nos amis.

Bureaux : 22, quai Saint-Michel, Paris.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU XLVIII^e VOLUME

Janvier. — A nos lecteurs et correspondants, *La Rédaction*, p. 1. — La Réincarnation (*suite*), par Ed. Grimard, p. 4. — Conférence de M. Léon Denis au Havre, par Une Auditrice, p. 13. — Conférence de M. Léon Denis à Genève par E. V., p. 14. — Causeries sur l'idée de l'évolution religieuse (*suite*), par Senex, p. 16. — Glanes et brindilles (*suite*), par M^{me} Diane Marest, p. 29. — La Mort n'existe pas (*suite*), par M^{me} Florence Marryat, p. 32. — A propos du médium Bailey, par le professeur Ch. Moutonnier, p. 41. — Séances avec le médium Bailey, à Milan, par le même, p. 45. — Dans le monde invisible, par Talloires (*La Presse*), p. 47. — Pressentiments chez les animaux, par J. de Kronhelm, p. 51. — Les oiseaux de mauvais augure, par le même, p. 52. — Une entrevue avec le Dr Alfred Russel Wallace, trad. du *Light*, par Léop. Dauvil, p. 54. — Étude sur le spiritisme, par A. Marion, président de la Cour d'Appel d'Alger (*Œuvre posthume*), 1^{er} article, p. 57. — Correspondance, p. 60. — Chronique et propos philosophiques, par Algol, p. 62. — Nécrologie : Anna Rothe, *La Rédaction* ; Le commandant Deprimoz, par Algol, p. 62. — Bibliographie, p. 63.

Février. — Note. *La Rédaction*, p. 65. — La Réincarnation (*suite et fin*), par Ed. Grimard, p. 65. — Étude sur le Spiritisme (*suite*), par A. Marion, p. 75. — La Mort n'existe pas (*suite*), par M^{me} Florence Marryat, p. 78. — La Philosophie dans l'Antiquité. — La Philosophie grecque (*1^{er} article*), par Porte